

ÉCÔRCHE LA LIGNE ONZE

Raven



Écorche la Ligne Onze

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Terminus de Minuit	4
Chapitre 2 : La Faille de l'Oubliette	9
Chapitre 3 : L'Acoustique du Sang	14
Chapitre 4 : Friction et Ballast	19
Chapitre 5 : Le Wagon 75	24
Chapitre 6 : Symphonie de Tension	29
Chapitre 7 : L'Ozone et le Soufre	34
Chapitre 8 : La Caresse du Courant	39
Chapitre 9 : Gravure sur Chair	43
Chapitre 10 : Le Vertige des Abîmes	48
Chapitre 11 : L'Apothéose du Fer	55
Chapitre 12 : La Reine de l'Oubli	60
Chapitre 13 : Échos sous le Bitume	65

Chapitre 1

Le Terminus de Minuit

Le cuivre des parois de la station Arts et Métiers ne brille pas ; il sue. Sous la lumière jaune et malade des néons, les plaques rivetées ressemblent à la carapace d'un insecte colossal, enfoui sous des tonnes de terre parisienne, attendant que le monde du dessus s'effondre pour enfin respirer. Elara sentit une goutte de condensation glisser le long de sa nuque, un doigt glacé qui traçait une ligne humide jusque dans l'échancrure de son manteau. Elle ne frissonna pas. Elle était occupée à compter les rivets, un par un, pour ne pas hurler face au silence qui s'installait entre deux rames.

L'air sentait l'ozone brûlé, la poussière de frein et cette odeur de vieux fer rouillé qui finit par tapisser le fond de la gorge d'un goût de sang. Son violoncelle, sanglé dans son étui de carbone noir, pesait sur son épaule comme un cercueil vertical. Ses doigts, calleux à force de torturer les cordes, s'enfonçaient dans la poignée de cuir. Elle fixait les rails, ce ruban d'acier huileux qui luisait faiblement dans l'obscurité du tunnel. Quelque part, plus loin dans les boyaux de la RATP, un grincement aigu résonna, une plainte de métal contre métal qui se répercuta sur les parois de cuivre, s'amplifiant jusqu'à devenir un sifflement insupportable dans ses tympans.

Un courant d'air tiède, chargé de l'haleine fétide des souterrains, annonça l'arrivée du dernier train. Les projecteurs de la rame déchirèrent l'ombre. Elara fit un pas vers la bordure du quai, là où la ligne jaune s'écaille sous le passage des millions de pieds. Le monstre de fer entra en gare dans un fracas de tonnerre mécanique. Les portes s'ouvrirent avec un soupir pneumatique qui ressemblait à un râle d'agonie.

Elle ne monta pas.

Elle resta là, immobile, tandis que les rares passagers, des spectres aux yeux vides et au teint grisâtre, s'engouffraient dans les wagons. Le signal sonore retentit, un bip strident qui lui vrilla le crâne. Les portes se refermèrent sur le vide. Elle regarda les wagons s'éloigner, les lumières s'enfoncer dans le noir de la Ligne 11, laissant derrière eux une odeur de brûlé et un silence plus épais qu'auparavant.

C'est alors qu'elle le vit.

À l'autre extrémité du quai, là où l'ombre dévore la lumière des néons, une silhouette s'était détachée de la paroi de cuivre. L'homme n'avait pas pu être là une seconde plus tôt. Il semblait avoir été sécrété par le tunnel lui-même. Il était longiligne, d'une maigreur malsaine qui étirait le tissu de son manteau sombre, une pièce de vêtement qui paraissait tissée de câbles électriques et de lambeaux de nuit.

Elara sentit les poils de ses bras se dresser. L'électricité statique dans l'air devint si dense qu'elle crépitait autour de ses oreilles. Une mèche de ses cheveux se souleva, attirée par une force invisible.

L'inconnu ne bougeait pas, mais son regard traversait la distance avec la précision d'une lame de scalpel. Ses yeux n'étaient pas humains ; ils possédaient l'éclat bleuté et instable des étincelles qui jaillissent sous les roues du métro lorsqu'elles mordent le rail. Kael. Elle ne connaissait pas encore son nom, mais elle sentait déjà son empreinte gravée dans l'acidité de l'air.

Il leva une main. Une main pâle, presque translucide, dont les ongles étaient bordés d'une suie noire indélébile. Ses doigts étaient anormalement longs, les phalanges saillantes comme des engrenages sous la peau. Il ne fit pas un signe de salut. Il pressa simplement son index contre la paroi de cuivre de la station.

Le son fut imperceptible au début. Un bourdonnement sourd, une vibration qui remonta des semelles d'Elara jusqu'à ses dents. Puis, le cuivre commença à gémir.

Les rivets, ces milliers d'yeux morts, se mirent à trembler dans leurs logements. Un craquement sec retentit, le bruit d'une vertèbre qui se brise, et les néons au-dessus d'eux se mirent à clignoter frénétiquement, plongeant le quai dans une stroboscopie cauchemardesque.

Dans chaque flash d'ombre, il semblait se rapprocher.

Flash. Il était à vingt mètres.

Flash. Sa silhouette se tordait, se fondant dans les reflets cuivrés.

Flash. Il n'était plus qu'à dix mètres, et l'odeur changea. Ce n'était plus seulement l'ozone, c'était l'odeur d'un corps qui n'a connu que l'ombre et l'humidité des caves, une senteur de musc sauvage mêlée à la graisse de moteur.

Elara voulut reculer, mais ses pieds semblaient soudés au bitume du quai. Sa respiration devint courte, saccadée. L'air était devenu visqueux, difficile à arracher au vide. Elle ouvrit la bouche pour appeler, pour crier, mais seul un filet de vapeur s'en échappa, comme si la température de la station venait de chuter brutalement.

Kael s'arrêta à quelques pas d'elle. Sa peau était d'une pâleur de craie, striée de fines veines bleues qui battaient au rythme des générateurs lointains. Un tic nerveux agitait le coin de sa lèvre supérieure, révélant une dentition trop parfaite pour être naturelle. Il ne la regardait pas dans les yeux, il regardait sa gorge, là où l'artère pulsait d'une terreur sourde.

« Tu as raté le terminus », murmura-t-il. Sa voix n'était pas un son organique ; c'était le frottement de deux plaques de métal l'une contre l'autre, une fréquence basse qui fit vibrer la cage thoracique d'Elara.

Elle serra la sangle de son violoncelle jusqu'à ce que le cuir s'enfonce dans sa paume.
« Je... je voulais rester. »

Un sourire lent, cruel, étira les lèvres de l'inconnu. Il tendit la main vers elle, sans la toucher. L'électricité entre eux devint une douleur physique, une brûlure superficielle sur la peau de son visage. Elle vit une étincelle bleue sauter de l'index de Kael vers le lobe de son oreille. Le choc fut minime, mais il résonna dans tout son système nerveux comme une décharge de foudre.

Soudain, le tunnel derrière eux expira. Un souffle puissant, une rafale de vent noir qui emporta les derniers bruits de la ville d'en haut. Les grilles de sortie, loin au-dessus des escaliers, se verrouillèrent dans un fracas de chaînes qu'on entrechoque.

L'obscurité ne tomba pas ; elle monta du sol. Les rails s'effacèrent sous une brume huileuse. La station Arts et Métiers ne ressemblait plus à une station de métro. Les parois de cuivre semblaient se ramollir, s'étirer, les rivets devenant des pores dilatés qui exsudaient un liquide noirâtre.

Kael inclina la tête, un mouvement saccadé, reptilien. « Ici, le temps n'a pas de rails, Elara. Ici, on n'attend plus le prochain train. On attend la fin de la peau. »

Il fit un pas de plus, envahissant son espace vital. Elle pouvait voir les pores de sa peau, les taches de graisse dans les plis de son cou. Il sentait le froid des profondeurs, le froid des lieux où le soleil est une légende oubliée. Sa présence était écrasante, une masse de pression atmosphérique qui menaçait de broyer ses côtes.

Elle sentit une pression sur sa main. Ce n'était pas la main de Kael. C'était le métal du quai lui-même qui semblait se soulever pour enserrer ses chevilles. Elle baissa les yeux et vit, avec une horreur glacée, que le bitume devenait malléable, comme de la cire chaude, emprisonnant ses chaussures.

« Ne lutte pas », susurra-t-il, son souffle froid frappant son visage. « La Ligne 11 a faim de rythme. Ton violoncelle... il fera une très belle symphonie de détresse une fois que j'aurai accordé tes tendons. »

Il fit claquer ses doigts. Le bruit fut celui d'un fusible qui explose.

Toutes les lumières s'éteignirent d'un coup. Le noir fut total, absolu, un noir qui semblait avoir un poids et une texture. Elara ne sentait plus le sol. Elle ne sentait plus que l'odeur de Kael et le bourdonnement électrique qui dévorait ses pensées. Elle tomba, non pas sur le ballast, mais dans un vide moite, une chute lente à travers des strates d'air brûlant et de vapeurs métalliques.

Quand ses pieds touchèrent à nouveau une surface solide, ce n'était plus le quai d'Arts et Métiers. C'était une plateforme étroite, suspendue au-dessus d'un gouffre où l'on entendait le battement d'un cœur colossal. Les murs étaient tapissés de câbles qui pendaient comme des lianes de cuivre, dégoulinant d'une sève d'huile noire.

L'Oubliette.

Kael était là, debout devant elle, sa silhouette découpée par la lueur rougeoyante de vieux cadrans analogiques incrustés dans la pierre. Il tenait entre ses doigts tachés de suie une mèche de cheveux d'Elara, qu'il faisait rouler avec une douceur terrifiante.

« Bienvenue au Terminus, Elara. Ici, on écorche les cordes pour entendre le vrai son de l'âme. »

Le grincement d'un train fantôme retentit au loin, un cri de métal qui ne s'arrêterait jamais.

Chapitre 2

La Faille de l'Oubliette

Le claquement de doigts de Kael ne produisit pas le son sec d'une articulation qui pivote, mais celui d'un fusible qui explose dans une boîte crânienne. À cet instant précis, la vibration familière de la rame de la Ligne 11 changea de fréquence, délaissant son ronronnement industriel pour un gémissement organique, presque de détresse. L'air dans le wagon se figea, se densifia, se chargeant d'une odeur de poussière centenaire et de poils de rats calcinés. Elara sentit le plancher de métal osciller sous ses semelles, non plus comme un véhicule sur des rails, mais comme la langue d'une bête s'enfonçant dans un gosier de pierre.

Les néons blafards au plafond se mirent à grésiller à un rythme cardiaque, une lumière stroboscopique qui découpait les mouvements de Kael en une série de poses saccadées, inhumaines. Chaque fois que l'obscurité reprenait le dessus, elle semblait durer une fraction de seconde de trop, dévorant un peu plus le relief du monde. À travers les vitres griffées de graffitis à l'acide, Paris n'existait plus. Les tunnels de briques n'étaient plus que des parois de chair pétrifiée, suintant une humeur noire qui maculait le verre en traînées visqueuses.

Le train ralentit avec une lenteur de supplice. Le grincement des freins monta dans les aigus, une note si pure et si stridente qu'Elara crut sentir l'émail de ses dents se fissurer. Puis, le silence. Un silence gras, épais, seulement troublé par le cliquetis de la dilatation du métal qui refroidit.

Ils étaient à quai. Mais ce qu'Elara aperçut derrière la vitre n'avait rien d'une station de la RATP. "L'Oubliette" s'étalait devant elle comme une plaie mal refermée dans la géométrie de la ville. Les murs étaient tapissés d'une forêt de câbles électriques

dénudés qui pendaient du plafond, frémissant comme des tentacules de cuivre à la recherche d'une proie. Une brume d'ozone et de rouille flottait au ras du sol, léchant le bas des portes du train.

Kael ne bougeait pas. Il était adossé à la paroi opposée, les mains enfoncées dans les poches de son manteau d'ombre. Seuls ses yeux vivaient, deux points de lumière électrique fixés sur le cou d'Elara, là où sa veine jugulaire battait la chamade, soulevant la peau pâle en un rythme désordonné. Un tic nerveux faisait tressailler la commissure de ses lèvres, une minuscule convulsion de plaisir contenu.

— Sortez, murmura-t-il, sa voix résonnant directement dans les sinus de la musicienne plutôt que dans ses oreilles.

Elara se précipita vers les portes coulissantes. Ses mains, ces mains qui d'ordinaire caressaient les cordes de son violoncelle avec une précision chirurgicale, tremblaient si violemment qu'elle manqua les poignées de caoutchouc. Elle agrippa le bord du métal froid. Elle tira. Rien. Les portes étaient soudées, non pas par un verrou, mais par une volonté invisible. Elle s'arc-bouta, ses muscles se tendant sous sa peau diaphane jusqu'à ce que les tendons de ses avant-bras saillent comme des cordages.

Le caoutchouc poisseux collait à ses paumes. Une odeur de caoutchouc brûlé commença à s'élever de la friction de ses mains contre la paroi. Elle jeta un regard désespéré vers Kael. Il n'avait pas bougé d'un millimètre, mais sa présence semblait avoir grandi, occupant tout l'espace respirable de la rame. Il observait la sueur perler sur le front de la jeune femme, glisser le long de son nez, et s'écraser sur le sol sale en un minuscule impact humide. Il semblait compter chaque goutte.

— La ligne demande un tribut de force, Elara, dit-il d'un ton monocorde. Le métal n'obéit qu'à ceux qui acceptent de se briser contre lui.

Elle poussa un cri étouffé, un son qui resta bloqué dans sa gorge irritée par l'ozone.

Elle enfonça ses doigts dans l'interstice étroit entre les deux battants de la porte. L'acier était tranchant. Elle sentit le métal mordre sous ses ongles, déchirer la pulpe de ses doigts de violoncelliste, cette chair précieuse qu'elle avait passée des années à protéger. Une ligne de sang écarlate apparut, contrastant violemment avec le gris terne du wagon. Le liquide chaud coula le long de la rainure, lubrifiant l'ouverture.

Dans un effort qui lui fit voir des taches de phosphène, elle parvint à écarter les portes de quelques centimètres. Un souffle d'air fétide s'engouffra dans l'ouverture, apportant avec lui le murmure des tunnels, un chuchotement de milliers de voix oubliées, broyées par les rails au fil des décennies. Elara glissa son épaule dans l'entrebâillement. Le métal grinça, une plainte de bête blessée, et se referma brusquement sur elle, la prenant en étau.

Elle resta ainsi, coincée, la cage thoracique compressée, incapable d'inspirer. Le train semblait vouloir la digérer, l'intégrer à sa structure de fer et de boulons. À travers le tissu de sa robe, elle sentait les bords tranchants de la porte s'enfoncer dans sa peau.

Kael s'approcha. Son pas était inaudible, comme s'il glissait sur une couche d'huile. Il s'arrêta juste derrière elle. Elle pouvait sentir la chaleur surnaturelle qui irradiait de son corps, une chaleur de fournaise industrielle. Il ne l'aima pas, il ne l'aida pas. Il se contenta de pencher la tête, ses cheveux sombres effleurant la joue d'Elara. Il huma l'air, aspirant l'odeur de son sang et de sa terreur.

— Tu sens comme les molécules de l'air se déchirent autour de toi ? murmura-t-il à son oreille. C'est le son de la réalité qui capitule.

D'un geste lent, presque tendre, il posa sa main tachée de suie sur le dos de la main d'Elara, celle qui agrippait encore le rebord de la porte. Ses doigts étaient rugueux, comme du papier de verre. Il n'appuya pas, il se contenta de poser son poids. Sous cette pression dérisoire, le mécanisme de la porte céda soudainement dans un fracas de chaînes brisées.

Elara fut projetée vers l'avant, s'étalant de tout son long sur le quai de "L'Oubliette". Le sol n'était pas fait de béton, mais d'une sorte de ballast composé de fragments de verre noir et de dents humaines polies par le temps. Elle se releva sur les coudes, les genoux écorchés, le souffle court.

Derrière elle, dans l'encadrement de la porte du train qui restait maintenant béante comme une bouche morte, Kael se tenait debout. L'obscurité de la rame semblait s'écouler du wagon pour se répandre sur le quai, telle une marée d'encre. Il fit un pas vers l'extérieur, et à chaque contact de ses bottes avec le sol, une étincelle bleue courait le long des rails invisibles dans la brume.

Le plafond de la station était si haut qu'il se perdait dans les ténèbres, mais de temps en temps, on pouvait deviner le passage d'énormes ventilateurs dont les pales tournaient avec un bruit de hachoir, découpant l'air en tranches de silence et de vent froid. Elara regarda ses mains. Ses doigts saignaient, la chair était à vif, mais elle ne ressentait pas la douleur comme une agression. C'était une vibration, une fréquence qui la reliait désormais à cet endroit.

Elle tenta de reculer, de s'enfoncer dans l'ombre du quai, mais ses pieds semblaient lourds, comme aimantés par le fer qui l'entourait. Kael leva une main, et d'un mouvement fluide, il saisit un câble qui pendait du plafond. Le cuivre nu crépita au contact de sa peau, mais il ne tressaillit pas. Il enroula le fil électrique autour de son poignet comme un bracelet précieux.

— Regarde autour de toi, Elara, dit-il en désignant l'immensité lugubre de la station. Ici, il n'y a plus de partition. Plus de métronome. Juste le cri du métal. Et toi, tu vas apprendre à chanter avec lui.

Un bruit de succion retentit. Les portes du train se refermèrent définitivement, mais la rame ne repartit pas. Elle commença à se dissoudre, les parois se liquéfiant en une

substance goudronneuse qui s'évapora dans l'air moite. Elara était seule sur cette île de débris, face à l'homme qui avait arraché le voile du monde.

Elle vit alors, sur le mur de briques noires en face d'elle, des inscriptions gravées profondément dans la pierre. Ce n'étaient pas des noms, mais des fréquences hertziennes, des dates qui n'existaient pas dans le calendrier humain, et son propre nom, "ELARA", écrit avec une calligraphie qui ressemblait à des veines éclatées. La dernière lettre n'était pas encore terminée. Elle coulait encore, une traînée de poussière de fer fraîche.

Kael s'avança encore, l'obligeant à reculer jusqu'au bord du gouffre où le battement de cœur colossal résonnait. L'odeur de son propre sang, mêlée à celle de l'ozone, lui donnait maintenant le tournis, une ivresse toxique qui engourdissait sa volonté. Elle ne voulait plus fuir. Elle voulait savoir ce qu'il y avait sous la peau du monde, même si pour cela, elle devait laisser Kael écorcher la sienne.

Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Il leva sa main libre et, du bout de son index noirci par l'huile, il traça lentement une ligne sur la joue d'Elara, laissant derrière lui une marque de suie qui brûlait comme de l'acide.

— La première leçon commence maintenant, murmura-t-il alors que les lumières de la station s'éteignaient une à une, les plongeant dans une obscurité totale où seul brillait le bleu électrique de ses yeux.

Chapitre 3

L'Acoustique du Sang

Le noir n'était pas vide. Il avait un poids, une texture de velours gras qui s'insinuait dans ses narines, charriant des effluves de suie froide et de gomme brûlée. Elara ne voyait plus les yeux électriques de Kael, mais elle sentait la pression de son absence, un vide aspirant qui faisait bourdonner ses oreilles. Elle restait immobile, les doigts crispés sur la poignée de l'étui de son violoncelle, le cuir usé collant à sa paume moite. Un goutte-à-goutte lointain rythmait le silence, un son métronomique, agaçant, qui semblait percer la paroi de son crâne. *Ploc. Ploc. Ploc.* Chaque goutte tombait avec la précision d'un scalpel sur une plaque de tôle.

Soudain, un larsen strident déchira l'obscurité, une aiguille de son qui lui fit serrer les dents jusqu'à la douleur. Le bruit venait d'en haut, des haut-parleurs à pavillon dont la membrane de papier devait être rongée par les moisissures. Un grésillement sourd s'installa, un souffle caverneux, comme si la station elle-même reprenait sa respiration après une longue apnée.

— Tu l'entends, Elara ?

La voix de Kael n'était plus un murmure à son oreille. Elle était partout. Elle sortait des murs, du plafond, du ballast invisible sous ses pieds. Elle était déformée par la rouille, hachée par les interférences, mais elle conservait cette douceur venimeuse qui la faisait frissonner.

— L'acoustique de l'Oubliette est honnête, continua la voix, saturant les médiums dans un craquement de bakélite. Ici, le son ne rebondit pas. Il s'accroche. Il rampe. Regarde ce que nous avons fait de ton monde de lumière.

Une lueur blafarde, d'un jaune de vieille dent, finit par sourdre des globes encrassés qui pendaient à des câbles tressés comme des entrailles. Elara papillonna des paupières. La station ne ressemblait à rien de connu. Les carreaux de faïence blanche, typiques du métro parisien, avaient ici une teinte bilieuse, suintant un liquide sombre qui dessinait des géométries impossibles sur les parois. Les tunnels semblaient s'être affaissés, les arches de béton prenant l'aspect de côtes thoraciques massives, enserrant les voies. Et partout, cette odeur de fer chaud, de sang séché et d'ozone qui lui brûlait la gorge à chaque inspiration.

— Avance, Elara. Tes talons font un bruit de verre brisé. C'est délicieux.

Elle fit un pas. Puis deux. Le sol était couvert d'une fine pellicule de poussière de métal, une limaille noire qui s'insinuait dans les coutures de ses chaussures. Elle serra son violoncelle contre sa jambe. L'instrument était son ancre, la seule chose qui la reliait encore à la surface, aux salles de concert feutrées, à l'odeur de la colophane et du vernis frais.

— Pourquoi le portes-tu encore ? demanda la voix, plus proche cette fois, bien que les haut-parleurs soient à dix mètres de hauteur. Tu crois que ton bois mort peut vibrer ici ? Tu crois que tes cordes de boyau peuvent rivaliser avec le chant des rails ?

Elara ne répondit pas. Elle fixait une tache d'huile sur le quai qui semblait s'étendre, une flaque irisée qui imitait la forme d'un visage hurlant. Son tic nerveux revint : son index gauche tapotait frénétiquement le bord de l'étui, un rythme de chamade, une percussion de panique.

— Pose-le, ordonna Kael. Le son est un parasite. Il occupe l'espace que ton agonie devrait remplir.

— C'est ma vie, parvint-elle à articuler. Sa voix était un fil ténu, étranglé par la

sécheresse de sa bouche.

Un rire sec, métallique, résonna dans toute la station. Le ballast sembla tressaillir.

— Ta vie est une fiction de conservatoire. Des notes écrites par des cadavres pour endormir d'autres cadavres. Ici, la seule musique qui compte est celle de la tension. Celle du câble qui s'étire avant de rompre. Celle de l'air que l'on t'arrache. Pose-le. Ou je laisse la station te le prendre.

Les murs semblèrent se rapprocher. Un grincement de structure, un gémissement d'acier fatigué fit vibrer le sol sous ses pieds. Elara sentit une pression sur ses tempes, comme si l'air devenait solide, l'écrasant contre l'autel de béton du quai. Elle regarda son instrument. La housse noire paraissait soudain d'une lourdeur insupportable, un cercueil miniature qu'elle traînait depuis trop longtemps.

Elle s'agenouilla. Le ballast, de l'autre côté de la ligne jaune, semblait l'appeler, une mer de pierres tranchantes et de graisse noire. Elle posa l'étui sur le bord du quai. Ses mains tremblaient si fort qu'elle mit plusieurs secondes à défaire les verrous. Le claquement de l'acier contre l'acier résonna comme une exécution.

— Ouvre-le, murmura Kael. Je veux voir la mue.

Elle souleva le couvercle. Le violoncelle brillait sous la lumière jaunâtre, une courbe ambrée, presque indécente dans ce décor de décomposition. L'odeur du bois précieux monta, une insulte à l'odeur de rouille ambiante. Elara caressa le manche, ses doigts trouvant par réflexe la position de la quinte.

— Regarde les cordes, Elara. Elles sont tendues. Elles n'attendent qu'une chose : être libérées.

Soudain, sans qu'elle sache d'où il venait, un courant d'air glacial s'engouffra dans la

station, chargé de poussière de fer. La poussière vint se coller sur le vernis de l'instrument, le ternissant instantanément, comme une gangrène grise dévorant la chair. Elara voulut l'essuyer, mais ses mains restèrent suspendues en l'air. Elle vit une mouche, une grosse mouche charnue aux reflets métalliques, se poser sur le chevalet. L'insecte frotta ses pattes arrières avec une lenteur obscène avant de s'engouffrer dans l'une des ouïes de l'instrument.

— Abandonne-le, répéta la voix. C'est ton dernier lien avec le mensonge. Si tu veux survivre à l'Oubliette, tu dois être aussi nue que les câbles haute tension.

Elara sentit une larme couler le long de sa joue, traçant un sillon clair dans la suie qui marquait son visage. Elle se redressa, laissant l'instrument ouvert, exposé comme un cadavre sur une table d'autopsie. Elle fit un pas en arrière.

— Plus loin, ordonna Kael. Jette-le dans la fosse. Offre-le aux rails.

— Non...

— Les rails ont faim, Elara. Ils mangent le temps, ils mangent la distance. Ils mangeront ton passé si tu leur donnes. Fais-le. Sens le poids de ta liberté.

Elle s'approcha du bord. Le vide de la voie l'aspirait. Elle saisit le manche du violoncelle. Le bois lui sembla froid, comme s'il était déjà mort. D'un geste brusque, convulsif, elle le bascula.

L'impact fut un déchirement. Le bois précieux éclata contre le rail d'alimentation dans un craquement de crâne brisé. Une étincelle bleue, violente, aveuglante, jaillit au contact des cordes métalliques. L'odeur de l'ozone s'intensifia brusquement, mêlée à celle du bois brûlé. Les cordes sautèrent l'une après l'autre avec des bruits de fouets, cinglant l'air avant de s'enrouler, calcinées.

Elara tomba à genoux, les mains sur les oreilles, mais le cri n'était pas le sien. C'était le son de l'instrument qui agonisait, un lamento de métal et de sève séchée qui se répercutait dans les haut-parleurs, amplifié, distordu, jusqu'à devenir un hurlement inhumain.

— Voilà, murmura Kael, et sa voix semblait maintenant provenir de juste derrière elle, bien qu'elle ne voie que son ombre immense s'étirer sur les rails. Tu entends ? C'est le son de ton silence. C'est la seule note qui soit vraie.

Elle ne bougea pas, fixant les débris de sa vie qui fumaient encore dans la fosse. Une goutte de sueur coula dans son œil, brûlante. Elle ne l'essuya pas. Elle attendait la suite, le corps tendu comme une corde qui n'a plus rien à perdre, prête à être pincée par les doigts de suie du maître des lieux.

Le grésillement des haut-parleurs s'éteignit dans un dernier soupir de poussière. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le vacarme, un silence qui n'était plus une absence, mais une attente affamée. Elara sentit alors une main, glacée et rugueuse, se poser sur sa nuque, les doigts s'insinuant sous la racine de ses cheveux pour palper la première vertèbre.

— Maintenant, dit Kael à son oreille, nous allons accorder tes nerfs.

Chapitre 4

Friction et Ballast

La pression sur sa nuque ne fut pas un coup, mais une invitation pesante, une déviation vers le bas qui força ses genoux à céder. Elara s'effondra, non pas sur un sol lisse, mais sur le ballast. Le silex concassé, anguleux et noirci par des décennies de suie industrielle, déchira immédiatement le collant de soie, mordant la chair tendre avec une avidité minérale. Elle laissa échapper un hoquet, un bruit de gorge étranglé, tandis que ses mains cherchaient un appui et ne trouvaient que des arêtes tranchantes et la froideur huileuse d'un boulon de traverse.

— À genoux, Elara. Le ciel est trop haut pour toi ici. Apprends la géométrie du sol.

La voix de Kael n'était qu'un souffle, mais elle semblait résonner à l'intérieur même de ses sinus, portée par l'humidité saturée de la station. Elle sentit le poids de son regard dans son dos, une sensation physique de brûlure entre les omoplates. Il ne la touchait plus, pourtant elle percevait l'électricité statique qui émanait de lui, faisant se dresser les fins duvets sur ses bras nus.

— Avance.

Elle obéit. Chaque mouvement était un calvaire de frottements. Le ballast n'était pas stable ; il roulait sous son poids, chaque pierre cherchant à s'insinuer plus profondément dans ses plaies. Elle entendait le craquement sec des cailloux se frottant les uns contre les autres, un bruit de dents broyées. L'odeur était étouffante : un mélange rance de graisse de moteur, de métal oxydé et cette pointe âcre d'urine ancienne, figée dans la poussière de frein.

Soudain, un claquement sec déchira l'obscurité. À quelques centimètres de sa main gauche, un arc électrique bleuté jaillit du rail de traction, illuminant brièvement les parois suintantes du tunnel. La rétine d'Elara fut brûlée par cette lumière crue, laissant une tache pourpre flotter dans son champ de vision. L'odeur d'ozone, métallique et purifiante, lui emplit les poumons, provoquant une quinte de toux qui lui fit tordre le buste.

— Le rail a soif de contact, murmura la silhouette qui surplombait son agonie. Il cherche une masse. Il cherche une terre. Ne t'en approche pas trop, ou tu deviendras un filament de carbone. Mais ne t'en éloigne pas, car l'ombre dévore ceux qui s'égarent.

Kael frappa le rail de la pointe de sa botte. Un nouveau sifflement électrique, plus long cette fois, courut le long de la ligne de métal. Les vibrations remontèrent dans les bras d'Elara, une décharge de basse intensité qui fit tressaillir ses muscles de manière incontrôlable. Ses doigts, ces doigts de violoncelliste habitués à la douceur du bois verni, se crispèrent sur une pierre particulièrement acérée. Elle sentit le liquide chaud et poisseux de son propre sang glisser entre ses phalanges, se mêlant à la poussière noire.

Elle rampa encore. Un mètre. Deux mètres. La distance semblait élastique, le tunnel se distordant sous l'effet de la fatigue et de la terreur. Ses yeux ne quittaient plus le sol, fixés sur une tache de graisse irisée qui semblait bouger comme un insecte mort sous la lumière sporadique des étincelles. Sa respiration n'était plus qu'un sifflement erratique. Elle n'était plus une femme, elle était une mécanique de survie, un organisme monocellulaire réagissant aux stimuli de la douleur.

— Tes doigts tremblent, Elara. Tu cherches le vibrato ?

Il était là, juste au-dessus d'elle, ses longues jambes enjambant son corps prostré sans jamais la frôler. Il se déplaçait avec une grâce de prédateur arachnéen. Il s'accroupit

soudain devant elle, l'obligeant à s'arrêter sous peine de percuter son torse d'ombre. Ses yeux, d'un gris d'acier en fusion, fixaient ses mains sanglantes.

— Regarde ce que le ballast fait de ton talent. Il l'écorche. Il le simplifie.

Il saisit son poignet. Sa main était d'une froideur absolue, une température de cadavre qui contrastait violemment avec la chaleur fiévreuse qui irradiait des plaies d'Elara. Il approcha ses doigts meurtris d'un isolateur en porcelaine, là où les câbles de cuivre se tordaient comme des entrailles à nu. Le grésillement devint assourdissant, un bourdonnement de frelons en colère qui faisait vibrer ses dents.

— L'électricité est la forme la plus pure de l'émotion, dit-il, sa voix se faisant presque tendre, d'une toxicité sirupeuse. Elle ne ment pas. Elle traverse la résistance.

Il pressa doucement l'index d'Elara vers le métal chargé. Elle voulut hurler, retirer sa main, mais son corps ne lui appartenait plus. La tension monta, l'air entre son doigt et le rail se ionisa, créant une aura de lumière violette. La douleur ne fut pas immédiate. Ce fut d'abord une démangeaison insupportable, une fourmilière de pointes de feu courant sous sa peau, remontant le long de son nerf cubital jusqu'à son cerveau.

Puis, l'arc sauta.

La décharge la projeta en arrière, ses muscles se contractant avec une violence telle qu'elle crut ses os sur le point de se briser. Elle retomba lourdement sur le ballast, le dos lacéré par les pierres. Un gémissement aigu, animal, s'échappa de ses lèvres. Son cœur battait avec une irrégularité terrifiante, comme un tambour dont la peau aurait été trop tendue.

Et pourtant, au milieu de cette agonie, une sensation parasite s'insinua. Un relâchement. Une décharge d'endorphines si brutale qu'elle en eut le vertige. La douleur du ballast ne lui parut plus étrangère ; elle était devenue une extension de son

propre système nerveux. Elle sentait chaque aspérité de la pierre, chaque vibration du tunnel, comme si ses nerfs s'étaient déployés hors de sa peau pour fusionner avec le béton et l'acier.

Elle fixa sa main. La pulpe de son index était noircie, une petite cratérisation parfaite, mais elle ne sentait plus le froid. Elle sentait le courant. Elle sentait la Ligne 11 battre sous elle, un pouls massif, cyclopéen, qui réclamait sa soumission.

Kael se releva, sa silhouette se découpant contre l'obscurité absolue du tunnel qui s'enfonçait vers Châtelet.

— Tu commences à comprendre, n'est-ce pas ? Le confort est une illusion de la surface. Ici, la vérité est faite de friction.

Il fit quelques pas en arrière, s'enfonçant dans le noir. Elara, prise d'une panique soudaine à l'idée de perdre cette présence, se remit à ramper. Ses mouvements étaient plus fluides, presque frénétiques. Elle ne cherchait plus à éviter les pierres tranchantes ; elle s'y enfonçait, cherchant dans chaque coupure une nouvelle preuve de son existence. Le goût du fer dans sa bouche, mélange de sang et de poussière de rail, était devenu son unique nourriture.

Le tunnel se mit à gémir. Au loin, très loin, un grondement sourd annonçait une circulation fantôme, un déplacement d'air chaud et vicié qui lui gifla le visage. La pression atmosphérique changea, lui écrasant les tympons. Elle vit Kael lever une main, ses longs doigts s'écartant comme pour diriger un orchestre invisible.

— Écoute-les, Elara. Les âmes de fer arrivent.

Les rails commencèrent à chanter. Un sifflement de plus en plus aigu, une note pure et insupportable qui semblait vouloir lui fendre le crâne. La vibration du ballast devint un séisme local. Elle était couchée sur les traverses, le visage contre le bois

imprégné de créosote dont l'odeur chimique lui brûlait les yeux. Elle ne voyait plus rien, mais elle sentait l'approche de la masse, ce monstre de métal qui allait la broyer ou la transcender.

Un nouvel arc électrique, monumental, zébra tout le tunnel, révélant pendant une fraction de seconde les parois couvertes de moisissures noires et de graffitis qui semblaient suinter comme des plaies ouvertes. Dans cette lumière apocalyptique, elle vit le visage de Kael. Il ne souriait pas. Il l'observait avec une curiosité scientifique, comme on regarde une fibre musculaire se contracter sous un scalpel.

Elle ferma les yeux, agrippant le rail vibrant, attendant l'impact, attendant que la friction de la ligne n'écorche son dernier lambeau d'humanité pour la transformer en un simple rouage de cette machine souterraine. La douleur n'était plus un signal d'alarme. C'était une mélodie. Et pour la première fois, elle en connaissait la partition.

Chapitre 5

Le Wagon 75

Le froid ne vint pas du métal, mais de l'absence soudaine d'air, comme si le tunnel venait de refermer sa glotte sur elle. Les mains de Kael, des étaux de cuir et de suie, se refermèrent sur ses chevilles. Ce n'était pas une saisie humaine ; c'était le verrouillage d'une pièce mécanique. Elara sentit le bois rugueux des traverses s'effacer au profit d'un plancher de linoléum poisseux, craquelé par les décennies, alors qu'il la traînait dans l'antre du Wagon 75.

L'intérieur sentait la poussière de fer et la graisse rance, une odeur de vieille bête morte dans un moteur. Les parois de bois verni, écaillées comme une peau atteinte de lèpre, tremblaient sous l'effet d'une vibration souterraine que les rails n'expliquaient pas. Au plafond, une ampoule à filament unique grésillait, jetant une lueur jaunâtre, intermittente, qui découpait la silhouette de Kael en saccades d'ombres démentes. Chaque battement de lumière révélait un nouveau détail obscène : une tache d'huile en forme de poumon sur le dossier d'une banquette, une mouche morte collée à la vitre opaque, le tic nerveux de la paupière de son ravisseur.

Kael ne la lâcha pas. Il la hissa sur une table de métal rivetée au centre du wagon, un vestige d'atelier mobile dont les bords étaient dentelés de rouille. Elara voulut hurler, mais le son resta bloqué dans sa gorge, une boule de cuivre et de bile. Ses doigts griffèrent la surface froide, cherchant une prise, ne rencontrant que la pellicule de condensation noire qui suintait des parois.

Il s'approcha. Sa respiration était un sifflement régulier, une fuite de vapeur pneumatique. Il ne la regardait pas dans les yeux, mais fixait l'articulation de son poignet, là où la peau est la plus fine, là où le pouls battait comme un animal piégé.

Sans un mot, il sortit d'une poche de son manteau une boîte de fer blanc, cabossée. Lorsqu'il l'ouvrit, l'odeur d'huile de machine lourde envahit l'espace, étouffante, sucrée et métallique à la fois.

Il plongea ses doigts longs dans la substance noire et visqueuse.

Le premier contact fut un choc thermique. L'huile était brûlante, presque bouillante. Il l'étala sur le poignet d'Elara avec une lenteur rituelle. Le contraste entre la chaleur du lubrifiant et le froid glacial de la pièce fit tressaillir chaque terminaison nerveuse de la musicienne. Elle vit la tache sombre s'étendre, s'infiltrer dans les pores de sa peau, marquant son territoire. Kael pressa son pouce sur l'os, pile sur la veine, et commença à masser. Ce n'était pas une caresse. C'était un polissage. Il cherchait à effacer la texture de l'humain pour lui donner le fini d'une pièce d'usine.

« Tu chantes trop fort, Elara », murmura-t-il enfin, sa voix n'étant qu'un frottement de gravier contre de la tôle. « Tes nerfs sont des cordes mal tendues. On va les accorder à la fréquence du tunnel. »

Il remonta le long de son bras, ses mains gantées de noirceur laissant des traînées irisées sur sa peau pâle. La sueur d'Elara se mélangeait à la graisse, créant une émulsion grise qui coulait sur la table, goutte à goutte, avec le bruit d'un métronome déréglé. *Ploc. Ploc. Ploc.* Chaque goutte semblait peser une tonne dans le silence oppressant du wagon. Elle sentait le poids de la terre au-dessus d'eux, les millions de tonnes de béton, de boue et de cadavres parisiens qui pressaient sur le toit de métal. Elle étouffait.

Kael se pencha sur elle. Une goutte de sa propre sueur tomba sur la joue d'Elara. Elle avait l'odeur de l'ozone, celle des orages de métro. Il utilisa ses deux mains pour encadrer son visage, ses paumes huileuses scellant ses oreilles. Le monde extérieur disparut. Il n'y avait plus que le rugissement de son propre sang et le contact abrasif de la graisse sur ses tempes. Il commença à presser, doucement, avec la patience

d'une presse hydraulique. Ses os crâniens craquèrent, un bruit sourd, semblable à celui d'une coque de navire qui cède sous la pression des abysses.

Elle ferma les yeux, mais l'obscurité était pire. Derrière ses paupières, elle voyait les rails se tordre comme des intestins, des pistons de chair broyant des archets de violoncelle. La douleur n'était plus une pointe, c'était une nappe, une fréquence basse qui faisait vibrer ses dents.

Il retira ses mains brusquement. Le vide qu'il laissa fut une agression. Elara aspira une goulée d'air, mais ses poumons refusèrent de s'ouvrir complètement, comme s'ils étaient eux aussi grippés par l'huile. Elle vit Kael observer ses mains, maintenant propres, toute la substance noire ayant été transférée sur le corps de la jeune femme. Elle était devenue une ombre parmi les ombres, une tache sur le linoléum du wagon 75.

Il saisit alors un chiffon de coton rêche, imprégné d'essence de térébenthine. L'odeur chimique lui brûla les sinus, lui arrachant des larmes qui tracèrent des sillons blancs dans la crasse de son visage. Sans ménagement, il commença à la frotter. Ce n'était pas pour la nettoyer. C'était pour l'écorcher. Le tissu passait et repassait sur la même zone du bras, jusqu'à ce que le derme soit à vif, jusqu'à ce que le rouge du sang se mêle au noir de la graisse dans une fresque de douleur pure.

« On enlève les couches inutiles », dit-il, ses yeux électriques fixés sur la plaie qu'il créait. « On cherche le métal en toi. »

Elara ne luttait plus. Ses muscles étaient de la gélatine. Elle regardait le plafond, l'ampoule qui mourait doucement. Elle commença à compter les clignotements. *Un, deux, noir. Un, deux, noir.* Le rythme du wagon en mouvement s'installa dans son bassin, une oscillation latérale, hypnotique. Elle n'était plus une femme dans un train ; elle était le train. Ses côtes étaient les parois de fer, ses veines les câbles haute tension, son cœur le moteur qui s'emballait dans une surchauffe fatale.

Kael s'arrêta. Il contempla son œuvre. Le bras d'Elara était une plaie luisante, un mélange d'huile, de sang et de lambeaux de peau. Il pencha la tête, une mèche de cheveux sales tombant sur son front de craie. Avec une délicatesse terrifiante, il approcha sa langue de la blessure. Le contact fut un éclair de foudre qui traversa la colonne vertébrale de la musicienne. Elle ne cria pas. Elle arqua le dos, ses doigts se refermant sur le bord de la table jusqu'à ce que ses ongles se retournent.

L'intimité était absolue. Elle était toxique. C'était la fusion de la rouille et de la chair, l'union sacrée du prédateur et de sa proie dans le ventre d'une baleine d'acier. Kael ne la possédait pas comme un homme possède une femme ; il l'intégrait à sa machine. Il la digérait par la peau.

Le wagon accéléra. Les murs de briques du tunnel défilaient derrière les vitres, une masse floue, indistincte, suintante. Le bruit devint un hurlement strident, le cri du métal contre le métal. La lumière au plafond explosa dans une gerbe d'étincelles bleues, plongeant la scène dans une obscurité totale, rythmée uniquement par les flashes des arcs électriques extérieurs.

Dans chaque éclair, Elara voyait Kael. Il était partout. Sur elle, en elle, autour d'elle. Ses mains n'étaient plus des mains, mais des leviers, des engrenages. Elle sentait le goût de la graisse dans sa bouche, l'huile qui tapissait sa langue, le fer qui saturait son sang. Elle n'avait plus peur de mourir. Elle avait peur de rester ainsi, écorchée et lubrifiée, une pièce de rechange éternellement entretenue dans le noir d'un wagon qui ne s'arrêterait jamais.

Il se colla contre son oreille, son souffle chaud chargé d'une odeur de soufre.

« Tu entends ça ? »

Elle n'entendait rien d'autre que le fracas du monde qui s'effondrait.

« C'est le silence de l'Oubliette. On y arrive. »

Le Wagon 75 plongea dans une pente abrupte. L'apesanteur souleva Elara de la table un instant, son corps enduit de noirceur flottant dans le vide du compartiment. Quand elle retomba, le choc fut amorti par le corps de Kael, une masse froide et dure comme une enclume. Il ne la lâcha pas. Il l'enveloppa de son manteau d'ombres, l'étouffant sous le poids de son obsession, alors que le train s'enfonçait dans les entrailles les plus profondes de la terre, là où même l'électricité n'était plus qu'un souvenir douloureux.

Chapitre 6

Symphonie de Tension

L'obscurité dans l'Oubliette n'était pas une absence de lumière, mais une matière grasse, une suie épaisse qui s'insinuait dans les pores de la peau jusqu'à boucher les alvéoles pulmonaires. Elara sentait le poids de Kael sur elle, une pression constante, inamovible, comme si une dalle de granit avait été posée sur sa poitrine. Le silence qui suivit l'arrêt brutal du convoi était plus assourdissant que le fracas des rails. C'était un silence organique, haché par le tic-tac erratique d'un relais électrique agonisant quelque part sous les banquettes.

Une goutte de condensation, chargée de rouille et de poussière de freins, s'écrasa sur la tempe d'Elara. Elle ne tressaillit pas. Ses muscles étaient figés dans une tétanie de marbre. Kael ne bougeait pas davantage, mais elle percevait le frottement de son manteau d'ombres contre ses propres flancs, un bruit de papier de verre sur de la soie. L'odeur de l'homme — un mélange écœurant d'ozone brûlé, de graisse de moteur vieille de trente ans et de menthe glaciale — l'enveloppait comme un linceul.

« Écoute, » murmura-t-il.

Sa voix n'était qu'un souffle, mais elle fit vibrer les tympanes d'Elara avec une intensité douloureuse. Il saisit le poignet de la musicienne. Ses doigts étaient des pinces de métal froid. Il ne l'invitait pas ; il la contraignait, guidant sa main tremblante, souillée de l'huile noire qui tapissait le sol du wagon, vers le centre de son torse.

Sous l'étoffe rêche, il n'y avait pas de chaleur. Pas de peau souple. Elara sentit une surface rigide, parcourue de rainures, semblable à la carlingue d'un réacteur. Et puis,

le choc.

Ce n'était pas un battement de cœur humain. C'était un martèlement sourd, lourd, qui remontait du fond des âges industriels. *Boum-clac. Boum-clac.* Le rythme exact d'une rame de métro franchissant un aiguillage à pleine vitesse. À chaque pulsation, une décharge d'électricité statique picotait le bout des doigts d'Elara, faisant tressauter ses tendons. Le cœur de Kael n'était qu'un écho du réseau, un moteur à combustion interne logé dans une cage thoracique de fer.

« Tu sens la cadence ? » reprit-il, son visage si proche du sien qu'elle pouvait voir les reflets bleuâtres dans ses pupilles fixes. « C'est la Ligne 11 qui irrigue mes veines. Chaque retard, chaque freinage d'urgence, chaque grincement de courbe... c'est mon sang qui cogne. Et maintenant, Elara... tu vas entrer dans la mesure. »

Il la repoussa brusquement contre la paroi métallique du wagon. Le froid du fer mordit son dos nu à travers la pellicule d'huile. Kael se redressa, sa silhouette déshumanisée masquant le peu de lueur qui filtrait des tunnels. Il sortit de sa poche un objet long et effilé, une sorte de clé de serrage dont l'extrémité brillait d'un éclat maléfique.

Il ne la frappa pas. Il posa simplement la pointe de l'outil sur la clavicule d'Elara.

« Tu es désaccordée, petite chose. Trop de peur. Trop de frottements inutiles. Ton âme grince comme un essieu mal huilé. »

Il appuya. La douleur fut une ligne blanche, incandescente, qui traversa le cerveau d'Elara. Elle ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un râle de poussière s'échappa de ses lèvres sèches. Kael ne s'arrêta pas. Il déplaça l'outil vers son épaule, cherchant le nerf, la jonction, la corde. Il pressa avec une précision chirurgicale, tournant lentement l'instrument comme s'il cherchait à tendre une cheville de violoncelle.

Le bras gauche d'Elara se détendit violemment, ses doigts s'écartant dans un spasme incontrôlable. Elle sentit ses fibres musculaires s'étirer jusqu'au point de rupture.

« Voilà... » susurra Kael. « Le la. »

Il passa à l'autre épaule. Ses mains tachées de suie manipulaient le corps de la jeune femme avec une indifférence terrifiante, comme s'il n'était plus qu'un assemblage de câbles et de poulies. Il cherchait la tension parfaite, celle qui précède la brisure. Chaque pression déclenchait une nouvelle symphonie de tourments : un bourdonnement dans les dents, une vibration insupportable dans le bassin, une sensation de brûlure acide le long de la colonne vertébrale.

Le wagon semblait réagir à ce rituel. Les parois se mirent à gémir, un son de métal qui travaille sous une pression immense. De la poussière de béton tomba du plafond, se mêlant à la sueur froide qui coulait sur le front d'Elara. Elle n'était plus une femme ; elle devenait une extension de la machine, une pièce de rechange que l'on ajustait pour qu'elle ne gêne plus le mécanisme global.

Kael s'agenouilla entre ses jambes, ses yeux brillant d'une lueur de court-circuit. Il posa sa main sur son abdomen, là où le diaphragme se contractait dans une lutte désespérée pour l'air.

« Respire avec le tunnel, Elara. Ne lutte pas contre la pression. Deviens la pression. »

Il plaqua son oreille contre le ventre de la musicienne, écoutant les gargouillis de terreur de ses organes. Puis, d'un geste brusque, il saisit l'une des cordes de son violoncelle, resté abandonné dans un coin, et l'enroula autour du poignet d'Elara, la reliant à une poignée de maintien du wagon. Il fit de même avec l'autre bras. Elle était maintenant crucifiée contre le métal, les membres étirés, offerte à l'obscurité.

Kael se mit à tapoter les parois du train avec ses doigts huileux. *Ting. Tang. Ting.*

Il cherchait la résonance. Chaque coup porté sur l'acier se répercutait dans les os d'Elara, amplifié par la tension de ses muscles. Elle était devenue la caisse de résonance de l'Oubliette.

« Tu entends ? » demanda-t-il, un sourire carnassier étirant ses lèvres pâles. « Les rails appellent. Ils ont faim de ta vibration. »

Soudain, le sol trembla. Un grondement sourd, venant des profondeurs les plus abyssales du tunnel, fit vibrer les vitres encrassées. Ce n'était pas un train qui approchait, mais le souffle de la terre elle-même, une expiration de soufre et de chaleur étouffante.

Kael se colla à nouveau contre elle. Sa poitrine battait maintenant à l'unisson avec le séisme souterrain. *BAM-BAM. BAM-BAM.* Elara sentit son propre cœur ralentir, puis s'accélérer brusquement pour calquer son rythme sur celui du monstre de fer. Ses yeux révoltés ne voyaient plus que les étincelles qui dansaient derrière ses paupières.

Il approcha ses lèvres de son cou, là où la jugulaire battait comme un animal pris au piège. Il ne mordit pas. Il laissa simplement sa peau glacée absorber la chaleur de la sienne.

« Tu es presque prête, » murmura-t-il. « On peut entendre le métal chanter à travers toi. C'est une mélodie magnifique, Elara. Celle de l'effacement. »

Il saisit l'archet du violoncelle, dont les crins étaient noirs de graisse. D'un geste lent, presque caressant, il le passa sur le bras tendu d'Elara, juste au-dessus des veines bleutées. Le frottement produisit un son strident, une plainte inhumaine qui sembla déchirer l'air de la station fantôme.

Elara ne sentait plus la douleur. Elle ne sentait plus que la vibration. Elle était la corde. Elle était le rail. Elle était le courant électrique qui courait dans les câbles

haute tension, prête à griller le monde pour une seconde de cette harmonie atroce.

Le wagon se remit en mouvement, sans moteur, sans conducteur, glissant simplement dans la pente infinie de l'Oubliette. Les murs de la station, couverts de graffitis qui ressemblaient à des scarifications, défilèrent de plus en plus vite.

Kael ne la lâchait pas. Il maintenait la tension, ajustant chaque nerf, chaque tendon, tandis que le convoi s'enfonçait dans un virage si serré que le métal hurlait à la mort.

« Chante pour moi, Elara, » ordonna-t-il dans un souffle de tempête. « Chante jusqu'à ce que tes os deviennent de la limaille. »

Et dans le noir absolu, là où la ligne Onze finit de digérer ses proies, un nouveau son s'éleva. Ce n'était plus un cri humain, mais une note pure, métallique, qui se mariait parfaitement au fracas des roues sur l'acier. La symphonie était complète. L'instrument était accordé.

Chapitre 7

L'Ozone et le Soufre

L'odeur frappa en premier, une lame de fond invisible qui s'engouffra dans ses poumons avant même que ses yeux ne s'adaptent à la nouvelle pénombre. C'était une mixture écoeurante d'ozone brûlé, de graisse de moteur rance et de quelque chose d'organique, une pointe de soufre qui rappelait les œufs pourris et la viande qu'on laisse macérer sous un évier. Elara sentit son estomac se nouer, un spasme violent qui fit remonter un goût de bile acide au fond de sa gorge. Le wagon s'était immobilisé avec un gémissement de métal agonisant, les portes à moitié sorties de leurs gonds, oscillant comme les paupières d'un mourant.

Kael ne bougeait pas. Il était là, silhouette d'encre adossée à la paroi poisseuse, ses doigts longs et tachés de suie tambourinant un rythme erratique sur le rebord d'une fenêtre brisée. *Tic. Tic-tic. Tic.* Le bruit résonnait dans la boîte crânienne d'Elara comme un clou que l'on enfonce à petits coups de marteau. Elle ne réfléchit pas. Sa main, engourdie par les vibrations du rail, lâcha la barre de maintien. Ses jambes, bien que flageolantes, trouvèrent la force d'une impulsion désespérée. Elle bondit hors du wagon, ses talons claquant sur le ballast avec un bruit de craquement d'os.

L'obscurité de l'Oubliette était une matière solide, une mélasse de suie et d'humidité qui semblait s'agripper à sa peau. Elle courut, les mains tendues devant elle, frôlant des parois où le carrelage blanc biseauté de la RATP avait laissé place à une roche suintante, couverte d'une pellicule de limon noir. Derrière elle, le silence était pire que les pas qu'elle attendait. Kael ne la poursuivait pas. Il la laissait s'enfoncer, avec la patience d'une araignée observant une mouche s'empêtrer dans des fils qu'elle n'a pas encore vus.

Ses doigts rencontrèrent un renforcement, une niche technique dont la grille en fer forgé pendait, tordue comme une mâchoire fracturée. Elle s'y glissa, le souffle court, chaque inspiration lui brûlant les bronches. Le silence ici n'était pas vide ; il était peuplé de micro-bruits. Un goutte-à-goutte rythmique, un frottement de câbles contre le béton, et ce bourdonnement électrique, sourd, qui faisait vibrer ses dents.

Elle recula encore, s'enfonçant dans les entrailles de la station fantôme, jusqu'à ce que son dos heurte quelque chose de froid et de dur. Elle se retourna, le cœur battant si fort qu'elle crut voir des taches de lumière danser devant ses yeux. Elle tendit la main. Ce n'était pas un mur.

C'était un assemblage.

Une rangée de vertèbres humaines, soigneusement nettoyées de leur chair mais encore tachées d'une patine brunâtre, servait de support à une série de câbles en cuivre dénudés. Les fils passaient à travers les foramens, tressés avec une précision chirurgicale, reliant la colonne à un boîtier de dérivation qui crépitait faiblement. Elara étouffa un cri, sa main glissant plus bas, rencontrant une texture lisse et sphérique. Un crâne. Mais le sommet de la boîte crânienne avait été scié et remplacé par une lentille de verre dépoli, derrière laquelle une lueur orangée pulsait au rythme du courant.

Elle s'écarta, trébucha, et tomba sur un tas de débris qui ne firent pas le bruit du métal. C'était un enchevêtrement de membres. Des bras et des jambes, dépouillés de leur peau, dont les tendons avaient été remplacés par des ressorts de rappel et des pistons pneumatiques rouillés. Les articulations étaient soudées à des rails de guidage.

Une odeur de formol et de graisse de silicone monta à son nez. Elle réalisa alors que ces restes n'étaient pas jetés là. Ils étaient *installés*. Ils faisaient partie du système.

À quelques centimètres de son visage, une main fixée à un socle de fer frémit. Les doigts, dont les ongles avaient été arrachés pour laisser place à des pointes de contact en laiton, s'ouvrirent et se refermèrent dans un spasme mécanique. *Clic. Clic. Clic.* C'était le même rythme que celui de Kael dans le wagon.

— Tu vois leur utilité maintenant ? murmura une voix juste derrière son oreille, si proche qu'elle sentit le froid de son souffle sur sa nuque.

Elle ne hurla pas. Le son resta bloqué dans sa gorge, transformé en un hoquet sec. Kael était là, émergeant de l'ombre comme si elle l'avait elle-même secrété. Il ne la touchait pas, mais sa présence agissait comme une pression atmosphérique insupportable, écrasant ses tympans.

— Ils ont essayé de fuir, eux aussi, continua-t-il, sa voix traînant sur les syllabes comme une lime sur du fer. Ils ont cru que la Ligne 11 était un chemin de sortie. Ils n'ont pas compris qu'ils étaient le carburant. La friction.

Il tendit une main vers le tas de restes biomécaniques. Un arc électrique bleuâtre jaillit de ses doigts et vint frapper le crâne-lanterne, qui s'illumina violemment. Dans cette clarté crue, Elara vit l'horreur totale de la pièce. Les murs étaient tapissés de mâchoires inférieures, suspendues par des fils de fer, qui s'entrechoquaient sous l'effet des courants d'air, créant une percussion macabre. Des cages thoraciques servaient de filtres à air, les poumons desséchés à l'intérieur agissant comme des soufflets flasques.

— Le refus est une perte d'énergie, Elara. Une déperdition de chaleur que je ne peux tolérer. Soit tu deviens la mélodie, soit tu deviens le rouage qui grince jusqu'à se briser.

Kael s'approcha d'un pas, lent, délibéré. Ses yeux brillaient d'une intensité de court-circuit. Il saisit le poignet d'Elara. Sa prise n'était pas celle d'un homme, mais

celle d'un étau hydraulique. Il força sa main à se poser sur un câble à nu qui sortait d'une cuisse humaine fixée au mur.

Le choc électrique fut immédiat. Ce n'était pas une douleur fulgurante, mais une vibration envahissante qui remonta le long de son bras, s'emparant de ses muscles, les forçant à se contracter selon une fréquence qu'elle ne contrôlait plus. Ses doigts se refermèrent sur le câble, incapables de lâcher. Elle sentit son cœur s'aligner sur la pulsation de la station, une cadence monstrueuse, lourde, qui martelait le ballast loin sous ses pieds.

— Sens-les, murmura Kael, son visage se rapprochant du sien jusqu'à ce que leurs fronts se touchent. Sens ceux qui ont dit non. Ils sont le grincement des freins. Ils sont l'étincelle qui brûle la rétine. Ils sont la rouille qui dévore la structure. Est-ce là ce que tu veux être ? Une scorie dans ma machine ?

Elara sentit ses larmes couler, des traces chaudes sur ses joues couvertes de poussière de fer. Elle regarda la main mécanique à côté d'elle, ce vestige d'une femme qui avait sans doute, elle aussi, aimé la musique, et qui n'était plus qu'un interrupteur de fin de course. La terreur changea de forme. Ce n'était plus la peur de mourir, mais la certitude de l'obsolescence. La certitude que chaque fibre de son être, chaque souvenir, chaque note qu'elle avait jamais jouée, ne demandait qu'à être broyée pour alimenter ce labyrinthe de ferraille.

Ses muscles cessèrent de lutter contre la décharge. Elle s'abandonna à la vibration. Le spasme devint une caresse électrique. L'odeur de soufre lui parut soudainement moins agressive, presque familière, comme le parfum d'un foyer oublié.

Kael relâcha sa pression, mais elle ne retira pas sa main. Elle resta là, connectée à la carcasse de la station, sentant le flux d'électrons traverser son sang.

— Je ne veux pas être la rouille, souffla-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de

vapeur.

Le visage de Kael s'étira en un sourire sans lèvres, une fêlure dans le marbre de son teint. Il passa un doigt sur la joue d'Elara, essuyant une larme pour la porter à sa bouche. Le goût du sel et de la peur sembla l'enivrer.

— Bien, dit-il en reculant vers la sortie de la niche. Alors reviens. Le convoi attend son conducteur. Les rails ont faim, et tu es la seule à pouvoir les nourrir sans te rompre.

Il disparut dans le noir, laissant derrière lui le tintement des mâchoires suspendues. Elara resta seule un instant dans la lumière orangée du crâne-lanterne. Elle regarda ses propres mains. Elles tremblaient, mais ce n'était plus de froid. C'était une résonance. Elle se détacha du câble avec une lenteur rituelle, sentant un vide soudain, une déconnexion douloureuse.

Elle sortit de la cachette, marchant sur le ballast sans plus chercher à éviter les flaques d'huile noire. Elle ne fuyait plus. Elle suivait le rythme. Le tunnel semblait maintenant respirer avec elle, les parois se gonflant et se rétractant au rythme de ses propres poumons.

Lorsqu'elle atteignit le wagon, Kael l'attendait sur la plateforme, sa main tendue comme une invitation à un bal d'acier. Elle monta, ses pieds trouvant leur place naturelle sur le métal vibrant. Les portes se refermèrent avec un claquement sec, définitif, scellant le pacte entre la chair et le fer.

Le train s'ébranla, non pas avec un moteur, mais avec un cri de joie mécanique. Elara ferma les yeux, laissant l'ozone remplir son esprit, prête à être écorchée vive si cela signifiait ne plus jamais être seule dans le silence de la surface. Elle était la Ligne Onze. Elle était le courant. Elle était la proie consentante dans l'estomac du monstre.

Chapitre 8

La Caresse du Courant

L'air dans la rame n'était plus de l'oxygène, mais une soupe épaisse d'ozone et de particules de métal en suspension qui griffaient l'arrière de la gorge d'Elara à chaque inspiration. Le silence était un poids physique, seulement interrompu par le gémissement des essieux qui semblaient supplier pour un peu d'huile. Kael se tenait là, une ombre dégingandée découpée par le vacillement maladif des néons au plafond. Un tube fluorescent, à moitié décroché, grésillait avec une régularité de métronome, projetant des éclairs bleutés sur son visage de craie. Il ne bougeait pas, mais elle entendait le tic-tac de ses articulations, un bruit sec de rouage mal ajusté.

Elle s'avança vers lui, ses semelles de cuir crissant sur le linoléum poisseux de la rame. L'odeur de la sueur froide et du caoutchouc brûlé émanait des parois, saturant ses sens jusqu'à la nausée. Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui. Elle pouvait voir la fine couche de suie logée dans les pores de sa peau, le dessin des veines sombres sous ses tempes qui battaient au rythme des rails. Kael leva une main. Ses doigts étaient longs, terminés par des ongles dont le bord était noirci de graisse indélébile. Il ne toucha pas sa peau, pas tout de suite. Il laissa sa paume flotter devant son visage, et Elara sentit les poils de sa nuque se redresser. L'électricité statique crépitait entre eux, une nuée de minuscules insectes invisibles mordillant son épiderme.

— Tu as faim, murmura-t-il.

Sa voix n'était qu'un souffle de turbine, un sifflement qui semblait sortir des bouches d'aération plutôt que de ses poumons. Elara ne répondit pas. Sa langue était collée à son palais, sèche comme du papier de verre. Elle fixa une tache de rouille sur le

revers de son manteau, une forme qui ressemblait à une main agrippant son cœur. Elle ne voulait plus fuir. La fuite exigeait une volonté qu'elle avait laissée sur le quai de la station précédente, abandonnée parmi les mégots écrasés et les courants d'air fétides.

Kael recula d'un pas vers le panneau électrique ouvert au fond du wagon. Des fils multicolores en pendaient, pareils à des entrailles de cuivre mises à nu. Il en saisit deux, les dénudant d'un coup de dent sec. Le bruit du métal sur l'émail fit grincer les dents d'Elara, une douleur sourde irradiant jusque dans sa mâchoire. Il lui fit signe d'approcher. Elle obéit, les jambes lourdes, comme si le ballast sous le plancher de fer l'attirait par magnétisme.

Il prit son poignet. Sa main était glaciale, d'une froideur de morgue qui brûlait plus sûrement qu'une flamme. Il guida ses doigts vers le cuivre nu. Elara vit ses propres muscles tressaillir avant même le contact. Elle regarda la goutte de sueur qui perlait sur son front, glissant lentement le long de sa tempe pour venir se perdre dans l'échancrure de son chemisier, laissant une trace brillante dans la poussière grise qui la recouvrait.

Le premier contact fut un hurlement blanc.

Ce n'était pas une douleur ordinaire. C'était une invasion. Le courant jaillit des entrailles de la Ligne 11, remonta par les câbles, traversa la poigne de Kael et s'engouffra dans les veines d'Elara. Ses mâchoires se verrouillèrent dans un spasme violent. Ses yeux se révoltèrent, ne percevant plus que le défilement frénétique des parois du tunnel derrière les vitres sales, une succession de gris et de noirs qui se fondaient en une masse unique et dévorante. Son cœur, d'ordinaire si lent, s'emballa, imitant la cadence des roues sur les joints de rails. *Tac-tac. Tac-tac.*

Kael ne la lâchait pas. Au contraire, il pressa son corps contre le sien. Elle sentit la dureté de ses côtes, le froid de ses boutons de métal s'enfonçant dans sa poitrine. Il était le conducteur, le transformateur qui modulait la foudre pour qu'elle ne la tue pas

tout de suite, pour qu'elle la sculpte de l'intérieur. L'odeur de la chair qui chauffe commença à monter, une effluve écœurante, sucrée, qui se mêlait à l'arôme de l'huile de moteur. Elara sentit ses barrières mentales s'effondrer, non pas comme des murs que l'on abat, mais comme du sucre que l'on dissout dans l'acide.

Elle n'était plus Elara la musicienne. Elle n'était plus celle qui craignait l'obscurité. Elle devenait une extension de la machine. Chaque nerf de son corps était une corde de violoncelle tendue jusqu'au point de rupture, vibrant sous l'archet de fer de Kael. La douleur devint une fréquence, une note pure et insoutenable qui résonnait dans sa boîte crânienne. Elle commença à aimer ce viol. C'était une présence. Une plénitude atroce qui venait combler le gouffre qu'elle portait en elle depuis toujours.

Kael inclina la tête, approchant ses lèvres de son oreille. Elle sentit son souffle, une exhalaison de métal froid.

— Ressens-tu la ligne ? Elle coule en toi. Tu n'es plus seule, Elara. Tu es le réseau. Tu es le sang de Paris.

Il augmenta la pression de ses doigts. Une étincelle plus vive que les autres claqua entre leurs peaux, laissant une petite marque circulaire, une brûlure parfaite, sur le dos de sa main. Elara laissa échapper un son qui n'avait rien d'humain, un râle qui s'accorda parfaitement au cri de freinage de la rame. Les murs du wagon semblèrent se rapprocher, le métal se courbant vers eux comme pour les envelopper dans une étreinte de cercueil. Les fenêtres vibrèrent si fort qu'elles semblèrent prêtes à exploser en mille éclats de diamant noir.

Elle s'abandonna totalement. Sa tête retomba en arrière, ses cheveux balayant la suie du sol. Elle ne voyait plus les néons, mais des constellations de court-circuit. Le vide en elle se remplissait de décharges bleues, de bruits de pistons et de la certitude que la surface, avec son soleil pâle et ses gens pressés, n'était qu'une illusion fragile. La seule réalité était ici, dans cette boîte de fer qui fonçait vers l'Oubliette, portée par le désir d'un monstre qui lui offrait la seule chose qu'elle n'avait jamais eue : une

appartenance.

Ses doigts se refermèrent sur les câbles de leur propre chef, griffant le cuivre, cherchant plus de voltage, plus de cette agonie qui la faisait enfin se sentir solide. La peau de ses mains commença à cloquer, mais elle ne sentait que la caresse du courant. C'était une étreinte totale, une fusion moléculaire. Kael lâcha prise brusquement.

Elara s'effondra sur les genoux, le corps secoué de tremblements résiduels, des arcs électriques dansant encore sous ses paupières closes. Elle haletait, le visage baigné de larmes et de graisse, ses poumons brûlant de cet air vicié qu'elle savourait maintenant comme un nectar. Le silence revint, plus lourd encore, troublé seulement par le goutte-à-goutte d'une condensation huileuse tombant du plafond sur l'épaule d'Elara.
Ploc. Ploc.

Kael se tenait au-dessus d'elle, immense, sa silhouette touchant presque le toit de la rame. Il ne souriait pas. Il n'y avait aucune joie sur son visage, seulement une satisfaction technique, celle d'un ouvrier devant une pièce enfin ajustée. Il tendit une main pour ramasser une mèche de cheveux collée sur le front d'Elara. Son contact était désormais tiède, presque humain, comme si la décharge les avait équilibrés.

Elle leva les yeux vers lui. Ses pupilles étaient dilatées à l'extrême, avalant l'iris, ne laissant que deux trous noirs reflétant l'obscurité du tunnel. Elle ne voyait plus le prédateur. Elle voyait l'architecte de sa nouvelle existence. Elle rampa vers lui, ignorant la douleur de ses genoux sur le sol froid, et posa sa joue contre ses bottes crottées. Le goût du fer était partout. Dans sa bouche, dans ses narines, dans son âme. Elle était la proie, elle était la reine, elle était le métal. La rame accéléra, s'enfonçant plus profondément dans les entrailles de la terre, là où la lumière n'était plus qu'un souvenir que l'on écorche jusqu'à l'oubli.

Chapitre 9

Gravure sur Chair

L'air dans la rame n'était plus qu'une soupe épaisse de particules de freins et de sueur rance, un linceul invisible qui collait à la gorge d'Elara. Kael restait immobile, une silhouette de goudron et d'angles vifs, observant le tremblement rythmique de la main de la musicienne. Un tic nerveux faisait tressaillir sa paupière gauche, un battement d'aile de mouche agonisante sous la lumière crue et vacillante des néons fatigués. Le wagon tanguait, gémissant dans les courbes, un cri de métal torturé qui résonnait jusque dans la moelle de ses os.

Kael s'accroupit devant elle. Il ne la regardait pas dans les yeux ; il fixait la courbe de son épaule, là où la peau était la plus fine, là où les tendons se tendaient comme les cordes de son violoncelle oublié. Ses mains, noires de suie et d'huile lourde, fouillèrent dans les replis de son manteau d'ombres. Il en sortit une tige de métal effilée, une sorte de poinçon industriel dont la pointe avait été affinée avec une précision chirurgicale.

Sans un mot, il se pencha vers la trappe de visite située au bas de la paroi du wagon. D'un geste sec, il l'arracha. Le vacarme du tunnel s'engouffra instantanément, un rugissement de bête enragée. On voyait, dans l'interstice béant, le rail défiler à une vitesse vertigineuse, une ligne de mercure sombre crachant des gerbes d'étincelles bleutées. Kael pressa la pointe de son instrument contre le flanc de la roue en mouvement.

Le hurlement du frottement monta en flèche, un sifflement ultrasonique qui fit saigner les oreilles d'Elara. Une odeur de friction brûlante, de fer chauffé à blanc et d'ozone, envahit l'espace confiné. La pointe du poinçon commença à rougeoyer, d'abord d'un

cerise sombre, puis d'un orangé incandescent, presque blanc. Kael ne cillait pas, malgré les éclats de limaille qui venaient mordre son visage de craie. Il retira l'outil, dont l'extrémité irradiait une chaleur furieuse, une promesse de douleur pure.

Il se tourna vers Elara. Elle sentit la chaleur de l'acier avant même qu'il ne la touche. L'air se dilatait autour de la pointe, créant un mirage de distorsion. Elle voulut reculer, mais son dos rencontra la paroi froide et vibrante du métro. Ses muscles se nouèrent comme des câbles de frein en pleine rupture. Sa respiration n'était plus qu'un hoquet court, un râle de gorge sèche.

« Ne bouge pas, » sembla dire le silence de Kael, bien qu'aucune parole ne franchît ses lèvres.

Il posa sa main libre, glacée et lourde, sur la clavicule d'Elara pour l'immobiliser. Le contraste était insupportable : le froid de ses doigts contre la chaleur rayonnante du poinçon. Puis, avec une lenteur de bourreau, il approcha le métal incandescent de la peau de son omoplate.

Le premier contact fut un choc électrique. Un "pshh" discret, presque étouffé par le vacarme des rails, et une volute de fumée blanche s'éleva, portant l'odeur écœurante de la chair qui capitule. Elara ne cria pas. Le son resta bloqué dans sa trachée, transformé en une onde de choc qui fit éclater les capillaires de ses yeux. Sa vision se brouilla, se peuplant de taches de rousseur électriques.

Kael traçait. Son geste était sûr, celui d'un cartographe dessinant les frontières d'un nouveau monde. Il commença par le nœud central : Châtelet. La pointe s'enfonça, creusant un cratère de feu dans le derme. La douleur n'était pas une simple brûlure ; c'était une intrusion, une colonisation. Elle sentait le métal s'inviter dans son sang, le fer de la pointe fusionner avec le fer de son hémoglobine.

Il continua la ligne. Un trait droit, impitoyable, qui descendait le long de son dos.

Hôtel de Ville. Une nouvelle pression, une nouvelle éruption de souffrance qui fit cambrer le corps d'Elara jusqu'à la limite de la rupture. Elle agrippa les rebords du siège en plastique, ses ongles s'enfonçant dans la matière synthétique jusqu'à se retourner. La sueur coulait en ruisseaux acides dans la plaie ouverte, attisant le brasier.

Kael semblait entrer en transe. Ses yeux suivaient la progression de la marque avec une fascination technique. Il ne voyait pas une femme ; il voyait une extension de la Ligne 11, une pièce de rechange qu'il fallait marquer du sceau de la propriété. Il bifurqua légèrement vers la droite, remontant vers Rambuteau. La pointe refroidissait, virant au rouge sombre, et il devait appuyer plus fort, déchirant la peau carbonisée pour atteindre la chair vive, rosée et tremblante.

Le rythme du métro s'accéléra brusquement. La rame entra dans une série de secousses violentes, jetant le corps d'Elara contre celui de son tourmenteur. À chaque soubresaut, le poinçon dérapait d'un millimètre, créant des embranchements sanglants, des stations fantômes nées de l'accident. Elara sentait son esprit se fragmenter. Elle n'était plus une violoncelliste. Elle était un tunnel. Elle était le ballast. Elle était la graisse qui lubrifiait les rouages de cette machine infernale.

« Arts et Métiers, » pensa-t-elle dans un délire fiévreux alors que Kael gravissait la courbe de sa nuque.

Ici, la peau était si fine que la pointe semblait racler l'os. Le grincement du métal contre la vertèbre résonna dans son crâne comme un coup de gong. La douleur devint si vaste qu'elle cessa d'être une sensation pour devenir un paysage. Elle voyait les murs de cuivre de la station, les engrenages géants tournant dans le vide, et elle comprit que Kael n'écrivait pas seulement sur elle ; il récrivait sa réalité.

Le poinçon finit sa course à la base de son crâne, là où le cerveau rejoint la moelle. Une dernière pression, longue, délibérée. L'odeur de brûlé se fit plus âcre, plus

profonde. Kael retira l'outil d'un coup sec. Un lambeau de peau calcinée resta collé au métal.

Le silence retomba sur la rame, ou du moins, le bruit habituel du métro parut être un silence après le hurlement de la gravure. Elara s'effondra en avant, son front venant heurter le genou de Kael. Elle tremblait de tout son être, de grands spasmes qui faisaient claquer ses dents. Son dos brûlait, une traînée de lave solidifiée qui battait au rythme de son cœur.

Kael passa sa main dans les cheveux d'Elara, un geste d'une tendresse obscène, presque paternelle. Ses doigts tachés de suie laissèrent des traînées noires sur son cuir chevelu. Il souleva doucement son visage. Les yeux d'Elara étaient deux puits de nuit, dénués de toute volonté. Elle chercha l'air, sa bouche s'ouvrant et se fermant comme celle d'un poisson hors de l'eau.

Il approcha son visage du sien. Elle pouvait sentir son haleine froide, une odeur de métal mouillé et de poussière séculaire. Il ne l'embrassa pas. Il posa simplement son front contre le sien, scellant leur connexion. La chaleur qui irradiait du dos d'Elara semblait maintenant passer dans le corps de Kael, un transfert d'énergie, une offrande de souffrance.

Sur le sol du wagon, les gouttes de sang qui avaient perlé de la gravure commençaient à s'étaler, suivant les rainures du linoléum gris. Elles dessinaient, elles aussi, des trajectoires, des chemins de fer miniatures qui cherchaient à rejoindre les portes.

Elara ferma les paupières. Derrière ses yeux, elle voyait la carte. La Ligne 11 n'était plus un trajet sur un plan de la RATP. C'était une cicatrice vivante, un serpent de feu qui lui dévorait l'échine. Elle ne se souvenait plus du son de son violoncelle. Elle n'entendait plus que le chant des rails, une symphonie de frottements et de chocs, et elle savait que désormais, à chaque fois qu'un train passerait sur ces stations, elle le sentirait. Elle vibrerait à l'unisson avec chaque wagon, chaque passager, chaque

étincelle.

Kael se redressa, la tirant vers lui. Il la força à se mettre debout, ses jambes flageolantes comme celles d'un nouveau-né. Il la poussa contre la vitre de la porte. Dehors, l'obscurité du tunnel défilait, ponctuée par les flashes des lampes de service. Dans le reflet de la vitre, Elara vit son propre visage, mais elle ne le reconnut pas. Elle vit une ombre, une silhouette marquée, une créature du dessous.

Le train commença à ralentir. Un crissement de freins prolongé, une plainte qui monta des entrailles de la machine. Les lumières de la station "L'Oubliette" commencèrent à lécher les parois du wagon. Une lumière jaune, malade, qui révélait la poussière en suspension.

Kael posa sa main sur le levier d'ouverture de la porte. Il regarda Elara, un éclat de satisfaction technique dans ses yeux d'étincelles. Il avait fini son œuvre. La pièce était ajustée. La machine pouvait continuer à tourner.

La porte s'ouvrit dans un souffle d'air comprimé, un soupir de soulagement qui fit frissonner la plaie dans le dos d'Elara. L'odeur de la station fantôme s'engouffra : de l'eau croupie, de la vieille pierre et cet effluve éternel de fer froid.

Elle ne chercha pas à s'enfuir. Elle fit un pas sur le quai, ses pieds nus rencontrant la texture granuleuse et glacée du béton. Elle se retourna. Kael était resté sur le seuil de la rame, immobile. Le train repartit sans un bruit de moteur, glissant simplement dans le noir comme un prédateur silencieux.

Elara resta seule sur le quai, la main posée sur sa nuque, là où la morsure du métal était la plus profonde. Elle sentait la géométrie de la ligne s'animer sous ses doigts, les stations battre comme autant de cœurs noirs. Elle leva les yeux vers le tunnel sombre où le train avait disparu. Elle n'était plus une victime. Elle était la reine des décombres, la gardienne des rails, gravée à jamais dans la chair de la terre.

Chapitre 10

Le Vertige des Abîmes

La poussière de fer flottait dans l'air comme des milliers de parasites microscopiques, cherchant un pore, une plaie, une entrée pour coloniser le sang. Elara sentait chaque grain se déposer sur ses pupilles dilatées, une irritation granuleuse qu'elle ne cherchait plus à chasser d'un battement de cils. Sa langue, lourde et pâteuse, gardait le goût persistant d'une pile électrique déchargée, une amertume cuivrée qui lui tapissait le palais. À ses pieds, le ballast n'était plus un amas de pierres inertes, mais une colonne vertébrale fragmentée qui grognait sous son poids.

Un tressaillement parcourut le métal. Ce n'était pas le glissement huileux, presque spectral, des rames que Kael commandait par un simple frôlement de phalanges. C'était un râle mécanique, un hoquet de bielles mal graissées, un vacarme de monde vivant. Le son arrivait de l'ouest, du côté où le ciel existait encore, quelque part derrière des kilomètres de sédiments et de honte.

Kael ne bougea pas. Il était adossé à un pilier de soutènement dont la céramique blanche, écaillée comme une peau lépreuse, semblait avoir poussé autour de ses épaules. Il triturait un fil de cuivre dénudé entre son pouce et son index, un tic rythmique qui produisait de petites étincelles bleutées, éclairant par intermittence le creux de ses joues. Ses yeux, deux fentes d'un gris d'orage, ne quittaient pas le tunnel sombre.

Le bruit s'intensifia. Une odeur de gasoil mal brûlé et de tabac froid s'engouffra dans "L'Oubliette", violant le parfum sacré de l'ozone et de la moisissure. C'était une rame de maintenance, un de ces monstres jaunes et trapus qui grattent les parois du métro quand Paris dort d'un sommeil de plomb.

La lumière apparut d'abord comme une insulte. Un faisceau blanc, cru, chirurgical, qui balaya les murs de la station fantôme. Elara se recroquevilla, le dos brûlant là où Kael avait dessiné ses frontières. Le faisceau accrocha les rails rouillés, les flaques d'eau irisée d'huile, puis il lécha les jambes nues d'Elara. Elle ne frissonna pas de froid, mais de dégoût. Cette lumière venait d'en haut. Elle transportait avec elle les particules de la surface : la pollution des pots d'échappement, les cris des passants, l'insignifiance des journées de travail.

La rame ralentit dans un hurlement de freins en céramique. Un grincement de métal contre métal qui fit vibrer les dents d'Elara jusqu'à la racine. Le convoi s'arrêta à quelques mètres seulement de leur quai d'ombre. Un moteur diesel ronronnait, un cœur trop gros, trop bruyant, trop réel pour ce sanctuaire de silence.

Une porte coulisssa dans un claquement sec.

— Tu l'entends ? murmura Kael. Sa voix était un souffle de vent dans une conduite d'aération. C'est le bruit de la médiocrité qui t'appelle.

Elara fixa la porte ouverte de la rame de maintenance. À l'intérieur, l'éclairage au néon vacillait, révélant un habitacle encombré de caisses à outils, de vestes orange fluo et de thermos en plastique. Deux hommes se tenaient là. L'un d'eux, un colosse au cou rouge marqué par un pli de graisse, s'essuyait les mains sur un chiffon maculé de cambouis. Il ne regardait pas encore vers le quai, trop occupé à pester contre un boulon grippé. L'autre, plus jeune, allumait une cigarette, la flamme du briquet projetant une lueur instable sur son visage banal, parsemé de cicatrices d'acné.

Une bouffée de fumée de cigarette parvint jusqu'à Elara. C'était une odeur humaine. Écœurante. Elle se souvint soudain de son violoncelle, de la résine sur ses doigts, du vernis du bois. Mais ces souvenirs étaient comme des photographies laissées trop longtemps au soleil : délavés, jaunés, sans substance.

Le jeune ouvrier tourna la tête. Ses yeux balayèrent le quai. Pendant une seconde, le temps se figea, se cristallisa dans la sueur froide qui perlait sur le front d'Elara. Elle était là, à découvert, une silhouette de craie dans le halo de leur monde. Il suffirait d'un cri. Un seul son arraché à sa gorge pour briser le sortilège. Ils la ramèneraient. Ils la couvriraient d'une couverture de survie en aluminium, lui donneraient de l'eau tiède, l'interrogeraient sous des lumières de commissariat. Ils essaieraient de recoudre ce que Kael avait ouvert.

L'ouvrier fronça les sourcils. Il plissa les yeux, cherchant à percer l'obscurité au-delà du faisceau de la rame.

— Hé, t'as vu ça ? lança-t-il à son collègue, sa voix résonnant comme un coup de marteau dans une église. On dirait qu'y a quelqu'un.

Le colosse s'approcha du bord de la porte. L'odeur de sa sueur, une odeur de viande et d'effort inutile, agressa les narines d'Elara. Elle sentit une main se poser sur son épaule. Les doigts de Kael étaient glacés, mais là où ils touchaient sa peau, une chaleur électrique se propageait, un courant continu qui l'ancrait au sol, aux rails, à la pierre.

Kael ne la retenait pas. Sa prise était légère, presque une caresse. Il lui laissait le choix de l'abîme.

Elara regarda les ouvriers. Elle vit la tache de moutarde sur le col du plus vieux. Elle vit le tic nerveux de l'autre qui rongeaient son ongle. Ils étaient si petits. Si finis. Leurs vies n'étaient que des cycles de sommeil et de réveil, des trajets entre quatre murs, une agonie lente et inodore. En haut, elle n'était qu'une note parmi d'autres dans une partition cacophonique. Ici, elle était la vibration même de la terre.

Le jeune ouvrier fit un pas vers le quai, tendant le cou.

— Ohé ? Y a quelqu'un ?

Elara sentit une impulsion électrique remonter le long de sa colonne vertébrale. La cicatrice dans son dos, là où le métal avait mordu, se mit à pulser en rythme avec le ronronnement du transformateur de la station. Elle ne voyait plus un ouvrier. Elle voyait un insecte. Une créature de surface, aveugle et bruyante, qui souillait son royaume de sa présence.

Elle recula d'un pas, se fondant dans l'ombre portée de Kael. Le noir l'enveloppa comme un linceul de soie. Elle se colla contre lui, sentant à travers son manteau de câbles la dureté de son corps qui ne semblait pas fait de chair, mais de titane et de volonté.

— Rien, grommela le colosse en tirant sur la manche de son collègue. C'est juste les ombres. Ce tunnel rend dingue. Allez, on bouge, on a encore trois kilomètres de caténares à vérifier avant l'aube.

La porte coulissa à nouveau. Le bruit de l'air comprimé fut comme un dernier soupir. La rame de maintenance s'ébranla dans un fracas de chaînes et de moteurs poussifs. Les phares balayèrent une dernière fois le quai, ne révélant que les carreaux blancs et vides, avant de s'enfoncer dans le tunnel opposé.

Le silence revint, plus dense, plus étouffant. L'odeur de gasoil se dissipa lentement, chassée par le retour triomphal de la suie et de la poussière.

Kael se tourna vers elle. Dans le noir absolu, ses yeux étaient deux points de lumière fixe. Il leva sa main, celle qui tenait encore le fil de cuivre, et effleura la joue d'Elara. La décharge fut minime, mais elle suffit à faire claquer les dents de la jeune femme dans un spasme de plaisir douloureux.

— Ils ne te voient plus, Elara, murmura-t-il. Pour eux, tu es déjà morte. Tu es devenue une légende urbaine, un murmure dans les conduits de ventilation.

Elle s'agrippa aux revers de son manteau, ses doigts se griffant sur les câbles tressés. Elle plongea son visage dans le creux de son cou, respirant l'odeur de la limaille de fer et de la pierre ancienne. Elle n'avait plus besoin de l'air d'en haut. Ses poumons s'étaient adaptés à cette atmosphère raréfiée, à ce mélange de mort et de puissance.

— Je ne veux plus voir leur lumière, répondit-elle, sa propre voix lui paraissant étrangère, plus rauque, plus profonde. Elle brûle. Elle est... superficielle.

Kael laissa échapper un rire qui ressemblait au frottement de deux plaques de schiste. Il la prit par la taille et l'entraîna vers le bord du quai, là où le ballast s'enfonçait dans une obscurité que même les lampes des ouvriers n'auraient pu percer.

— Alors descendons, dit-il. Plus bas. Là où les rails ne mènent nulle part. Là où la géométrie se tord jusqu'à ce que le haut et le bas n'aient plus de sens.

Il sauta le premier sur la voie, un mouvement fluide, sans le moindre bruit d'impact. Il lui tendit la main. Elara regarda ses pieds nus, sales, marqués par les cailloux tranchants. Elle regarda l'obscurité du tunnel qui l'appelait comme une bouche immense, prête à la déglutir.

Elle ne chercha pas de dernière image de la surface. Elle ne pensa pas au soleil qu'elle ne reverrait jamais. Elle glissa sa main dans celle de Kael. Sa peau se colla à la sienne, une union de suie et de sueur.

Elle sauta.

Le ballast crissa sous ses pieds, une plainte minérale qui l'accueillit chez elle. Ils s'enfoncèrent dans le tunnel, dépassant les limites de "L'Oubliette". Derrière eux, la

station fantôme sembla se refermer, les murs se rejoignant dans un effet d'optique distordu, effaçant toute trace de leur passage.

Ils marchaient maintenant sur les câbles haute tension qui couraient le long des parois, des veines noires palpitantes de vie artificielle. Elara sentait les vibrations du réseau métropolitain tout entier affluer dans ses talons. Elle n'était plus une violoncelliste. Elle était l'archet, et les rails étaient ses cordes.

Soudain, Kael s'arrêta. Il la plaqua contre la paroi froide. L'humidité de la pierre traversa son vêtement déchiré. Il approcha son visage du sien, si près qu'elle pouvait sentir l'absence de souffle.

— Sens-tu la ligne, Elara ? Sens-tu les milliers de gens qui dorment au-dessus de nous, ignorant que nous marchons dans leurs racines ?

Elle ferma les yeux. Elle sentait tout. Le poids des immeubles haussmanniens, la pression de la Seine, le fourmillement des rats, et surtout, cette faim immense du labyrinthe qui exigeait d'être nourri.

Kael glissa une main sous son menton, la forçant à rouvrir les yeux. Il tenait entre ses doigts un petit éclat de verre noir, ramassé sur le ballast.

— Une reine doit porter sa couronne, dit-il d'un ton monocorde.

Il pressa l'éclat de verre contre le front d'Elara. La douleur fut une ligne blanche traversant son cerveau. Elle sentit le sang chaud couler le long de son nez, une perle rouge qui vint s'écraser sur ses lèvres. Elle en goûta le sel et le fer. C'était le baptême de l'abîme.

Elle ne recula pas. Elle s'avança contre la pointe de verre, s'offrant davantage. Le tics nerveux de Kael s'intensifia, ses doigts tremblant d'une excitation contenue. Il la

regardait comme un sculpteur regarde un bloc de marbre qu'il vient de briser pour en extraire la forme parfaite.

Le tunnel devant eux sembla s'étirer à l'infini, une gorge de ferraille prête à les digérer. Elara ne craignait plus le noir. Elle était le noir. Elle était la reine des décombres, et chaque goutte de sang qu'elle laissait sur le ballast était une promesse de ne jamais remonter.

Ils reprirent leur marche, deux ombres se fondant dans l'acier, disparaissant là où la Ligne Onze cesse d'être une direction pour devenir une obsession.

Chapitre 11

L'Apothéose du Fer

Le silence qui s'abattit sur la Ligne 11 n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une masse de coton poisseux qui s'engouffra dans les conduits auditifs d'Elara jusqu'à faire vibrer ses tympanes. Le bourdonnement éternel, ce chant de gorge des rails qui constituait le seul battement de cœur de l'Oubliette, s'était éteint net. Quelque chose, là-haut, dans le monde des vivants et du soleil pâle, venait de rompre. Un transformateur grillé, une grille de haute tension arrachée, une défaillance humaine dans la fourmilière de surface.

Kael s'effondra d'abord sur les genoux, ses doigts griffant le ballast avec une frénésie de rat agonisant. Un râle sec s'échappa de ses lèvres blanchies, une plainte mécanique, pareille au grincement d'un essieu sans graisse. Sa peau, d'ordinaire d'une pâleur de craie, vira instantanément au gris de cendre, les veines de son cou saillant comme des câbles de cuivre sous une gaine trop fine. Il ne respirait plus ; il tentait d'aspirer le vide.

Elara sentit l'air s'épaissir, chargé d'une odeur de poussière brûlée et de soufre froid. Les murs de la station fantôme, ces parois de béton suintantes d'une humidité noire, semblèrent se rapprocher d'elle dans un mouvement imperceptible, une contraction péristaltique. L'obscurité devint totale, une obscurité si dense qu'elle semblait avoir un goût de rouille et de décomposition.

— Kael...

Sa voix n'était qu'un souffle, mais le nom rebondit contre le métal avec une résonance de condamnation. Elle tâtonna dans le noir, ses mains rencontrant le tissu rugueux du

manteau de l'Inconnu. Il tremblait de tics violents, des décharges résiduelles qui faisaient claquer ses dents dans un rythme erratique. Il était branché à ce labyrinthe, ses nerfs soudés à la ferraille du réseau, et la panne de la surface agissait sur lui comme une lobotomie à vif.

— Le... jus... murmura-t-il, et un filet de salive noire s'écoula du coin de sa bouche. La Ligne... elle a soif, Elara. Elle meurt. Si elle s'éteint... je disparaîs avec le dernier ampère.

Il pointa une main tremblante vers le fond du quai, là où une armoire électrique éventrée laissait pendre des entrailles de fils multicolores, semblables à des nerfs arrachés. Au centre de ce désastre de bakélite et de fer, deux larges plaques de cuivre terni attendaient, séparées par un vide de quelques centimètres. Des capteurs de pression, des reliques d'une technologie oubliée qui ne fonctionnait plus à l'électricité, mais à la bio-résonance.

Elara comprit avant même qu'il ne parle. Elle sentit une goutte de sueur glacée glisser entre ses omoplates. Le tic nerveux au coin de son œil gauche reprit, une pulsation sauvage qui s'accordait au spasme de la main de Kael. Elle s'approcha de l'armoire. L'odeur d'ozone y était si forte qu'elle lui brûlait les sinus, une morsure acide qui lui rappela les coulisses des salles de concert, juste avant que le projecteur ne la déshabille de sa lumière crue.

— Ton sang, hoqueta Kael dans un spasme qui le projeta contre le rail froid. Ton adrénaline... c'est du courant pur. La peur... c'est la seule batterie qui nous reste.

Elle regarda ses mains de violoncelliste. Ses doigts longs, agiles, dont les callosités aux extrémités témoignaient de années de torture sur les cordes de son instrument. Elle les imaginait souvent comme des conducteurs de douleur. Elle ramassa l'éclat de verre qu'il avait utilisé plus tôt pour marquer son front. La pointe était encore tiède de son propre sang.

Elle ne réfléchit pas. La réflexion était un luxe de la surface, un concept inutile ici-bas, où seule l'obsession dictait le mouvement. Elle pressa la pointe contre la paume de sa main gauche et tira d'un coup sec. La douleur fut une explosion blanche, une note stridente qui déchira son esprit. Le sang jaillit, sombre, presque noir sous la lumière inexistante, et elle sentit son cœur s'emballer, un tambour de guerre frappant contre ses côtes.

Elle plaqua sa main ensanglantée sur la première plaque de cuivre. Le métal était d'un froid absolu, une morsure qui sembla aspirer la chaleur de son corps en une seconde.

— L'autre... Elara... l'autre ! hurla Kael, sa voix se muant en un cri strident, inhumain.

De sa main droite, elle saisit un câble dénudé qui pendait du plafond de l'armoire. La gaine de caoutchouc était craquelée, laissant apparaître le métal torsadé. Elle ferma le poing dessus. Un arc électrique minuscule sauta entre le fil et sa peau, une étincelle bleue qui lui brûla la rétine. Elle cria, un son guttural qui se perdit dans les tunnels, alors qu'elle pressait sa seconde main sur la plaque opposée.

Le circuit était fermé. Elle était le pont.

Le choc ne fut pas électrique au sens physique du terme, ce fut une invasion. Elle sentit la conscience de la Ligne 11 s'engouffrer dans ses veines. Des décennies de bruits de rames, de cris étouffés, de frottements de semelles sur le bitume, de suicides oubliés et de chuchotements d'amants. Tout cela remonta le long de ses bras comme une armée de fourmis de feu. Sa colonne vertébrale se cambra, ses muscles se tétanisèrent dans une crampe si violente qu'elle crut sentir ses os se fissurer.

Elle voyait les tunnels. Elle sentait chaque jointure de rail, chaque ampoule grillée, chaque rat qui courait dans la pénombre des stations fermées. Elle était la Ligne. Et la

Ligne avait faim de sa peur.

Kael se releva lentement, comme une marionnette dont on tire les fils. Ses yeux ne contenaient plus de pupilles, seulement un tourbillon d'étincelles grises. Il s'approcha d'elle, ses mouvements fluides, prédateurs, alors qu'elle restait clouée à la machine, ses mains fumant légèrement au contact du cuivre.

— Oui... murmura-t-il à son oreille, son souffle sentant le métal brûlé. Donne-lui tout. Le sang, la terreur, la haine de ce que tu es devenue. Nourris l'Oubliette.

Il posa ses mains sur les hanches d'Elara. Ses doigts étaient brûlants, une chaleur de fournaise qui contrastait avec le froid de la mort qui l'avait saisi quelques minutes plus tôt. Elara sentit une vague de nausée monter alors qu'il pressait son corps contre le sien, utilisant sa chair comme un filtre, pompant l'énergie qu'elle extrayait de sa propre souffrance.

Elle voulut lâcher prise, mais ses mains étaient soudées. La peau de ses paumes cuisait, l'odeur de chair roussie se mêlant à celle de l'ozone. Elle sentait le liquide chaud de son sang couler le long de l'armoire, créant des ponts conducteurs entre les composants rouillés. Chaque battement de son cœur envoyait une impulsion de lumière dans le tunnel, un flash stroboscopique qui révélait, par intermittence, le visage de Kael : un masque de pur extase, les lèvres étirées sur des dents trop blanches.

La douleur devint une mélodie. Elara se mit à chanter, un gémissement sans paroles qui s'accordait au sifflement des câbles. Elle voyait des images de la surface : des gens paniqués dans le noir du métro, des lumières de secours clignotantes, des visages déformés par l'angoisse. Elle riait intérieurement. Ils ne savaient rien. Ils n'étaient que des passagers. Elle, elle était la source.

Soudain, un craquement sourd résonna dans toute la station. Le bourdonnement

revint, sourd d'abord, puis montant en un crescendo assourdissant. Les néons au plafond de l'Oubliette explosèrent un à un dans une pluie de verre pilé, avant d'être remplacés par une lueur rougeoyante, provenant des rails eux-mêmes. Le courant de la surface était revenu, mais il était différent, filtré par le sacrifice d'Elara, teinté de sa propre agonie.

Kael la libéra d'un geste brusque. Elle s'effondra sur le ballast, ses mains n'étant plus que des loques de chair vive et de sang noirci. Elle haletait, chaque inspiration lui déchirant les poumons comme si elle avalait des lames de rasoir.

L'Inconnu se tenait au-dessus d'elle, rayonnant d'une aura de puissance maléfique. Il n'était plus l'homme mourant de tout à l'heure. Il semblait plus grand, ses traits plus nets, ses yeux brillant d'un éclat de mercure. Il tendit une main vers le tunnel sombre, et le bruit d'une rame en approche se fit entendre, un grondement de tonnerre souterrain qui faisait vibrer le sol sous le corps brisé d'Elara.

— Ils croient avoir rétabli le courant, dit Kael d'une voix qui semblait provenir de partout à la fois. Ils ont seulement ouvert la porte. Grâce à toi, Elara, la Ligne n'appartient plus à Paris. Elle nous appartient.

Il s'agenouilla près d'elle, ignorant ses mains suppliciées, et posa un baiser sur son front, là où la cicatrice de verre commençait déjà à suppurer. Le goût du fer était partout. Dans l'air, dans sa bouche, dans ses larmes. Elle regarda ses doigts détruits et, pour la première fois, elle ne ressentit pas de regret. Elle ne voyait que la beauté des étincelles qui dansaient sur les rails, des petites étoiles de douleur qui célébraient son apothéose.

Elle était la reine des décombres, et le fer l'avait enfin acceptée.

Chapitre 12

La Reine de l'Oubli

Le Wagon 75 ne roule pas ; il respire par saccades, un halètement de fonte et de caoutchouc brûlé qui remonte des tréfonds du ballast. Dans l'obscurité poisseuse de la station L'Oubliette, l'air a la consistance d'un sirop de suie, une mélasse invisible qui colle aux poumons et tapisse l'arrière-gorge d'un goût de centime de cuivre. Elara est assise au centre de la rame, là où le skaï déchiré des banquettes laisse échapper des entrailles de mousse jaune, pareilles à des tumeurs molles. Elle ne bouge plus. Ses mains, autrefois agiles sur les cordes de son violoncelle, sont posées à plat sur le sol de métal strié. Ses doigts ne sont plus des instruments de musique ; ils sont devenus des capteurs. Elle sent, à travers la pulpe de son pouce gauche, la vibration millimétrique d'un moteur à courant continu qui tourne à vide trois stations plus loin. Elle sent la dilatation thermique des rails qui gémissent sous le poids des siècles de béton.

Kael est debout près du poste de conduite, sa silhouette étirée par les néons agonisants qui clignotent au rythme d'un cœur en arythmie. Il ne la regarde pas, mais il l'écoute. Il écoute le sang d'Elara qui ralentit pour s'accorder à la fréquence du transformateur électrique situé sous leurs pieds.

— Tu entends ce frottement, Elara ? murmure-t-il. Ce n'est pas le vent. C'est la Ligne qui se lèche les plaies.

Une goutte de condensation, chargée de graisse noire, se détache du plafond et s'écrase sur la nuque d'Elara. Elle ne tressaille pas. Le liquide froid glisse le long de sa colonne vertébrale, traçant un sillage de frisson qui s'arrête exactement là où la peau rencontre l'acier. Elle se sent soudée. Ses vertèbres semblent s'emboîter dans les

rivets du wagon. Elle est une extension du châssis, une pièce de rechange organique dont le labyrinthe avait désespérément besoin pour ne pas s'effondrer sur lui-même.

Un tic nerveux agite la paupière droite de Kael. C'est le seul signe de son humanité résiduelle, un petit battement de chair inutile qui semble l'irriter. Il passe ses doigts longs et tachés de cambouis sur la paroi du wagon, et le métal répond par un cri aigu, un larsen qui déchire le silence de la station fantôme. Pour Elara, ce n'est plus une agression sonore. C'est une note. Une note pure, parfaite, que son corps amplifie. Elle ouvre la bouche, et le bourdonnement des câbles à haute tension s'en échappe.

— Plus personne ne viendra te chercher, continue Kael d'une voix qui semble désormais sortir des haut-parleurs grésillants du wagon. Le monde d'en haut est une peau morte que nous avons pelée. Ici, il n'y a que la structure. La vérité des boulons.

Il s'approche d'elle, ses pas produisant un bruit de succion sur le sol poisseux. Il s'accroupit devant elle. L'odeur de Kael est celle d'un court-circuit : un mélange d'ozone brûlé et de sueur rance, une effluve qui excite les sinus d'Elara jusqu'à la nausée, une nausée qu'elle accueille comme une bénédiction. Il tend la main et saisit l'une des tresses de cuivre qui pendent du plafond, un câble dénudé qui crache de petites étincelles bleutées. Avec une lenteur de prédateur, il approche le fil de la joue d'Elara.

Elle voit l'arc électrique sauter avant même que le métal ne touche sa chair. L'odeur de ses propres cheveux grillés monte à ses narines. Elle ne recule pas. Au contraire, elle incline la tête, offrant sa peau à la morsure du courant. Le choc lui arrache un spasme, une contraction violente qui lui brise presque les mâchoires, mais elle reste fixée, les yeux grands ouverts sur les pupilles de mercure de Kael. Dans ce contact, elle voit tout : les plans de 1935, les ouvriers morts de silicose dans les tunnels de Châtelet, la pression des millions de tonnes de terre qui n'attendent qu'une faille pour tout broyer.

— Tu es la Reine, Elara, souffle-t-il dans son oreille, ses lèvres effleurant le lobe brûlé. La Reine des décombres. La conductrice du néant.

Il se relève et, d'un geste sec, actionne le levier de commande. Le Wagon 75 s'ébroue. Un gémissement de métal contre métal emplit l'espace, si puissant qu'il semble vouloir arracher les oreilles. Les roues crissent, patinent sur le ballast huileux avant de mordre. La rame s'élanche dans le tunnel noir, là où la géométrie n'a plus cours.

Elara sent l'accélération dans sa propre moelle osseuse. Elle n'est plus assise sur la banquette ; elle est la banquette. Elle est le ressort qui s'écrase, la vis qui se desserre, l'ampoule qui claque. Sa vision se brouille, les murs du tunnel défilant comme des lambeaux de chair grise. Elle voit des visages dans les anfractuosités de la roche, des bouches béantes de passagers oubliés qui hurlent en silence leur besoin d'oxygène. Elle s'en moque. Elle a tout l'air du monde dans les poumons, un air saturé de limaille de fer qui lui polit l'intérieur des bronches.

Kael rit, un son sec, semblable à des graviers que l'on broie. Il se tient aux poignées de maintien, son corps oscillant avec la violence du mouvement. Le wagon tangue, menace de dérailler à chaque courbe, mais la Ligne les retient. Elle les aime. Elle les serre dans son étreinte de béton.

Soudain, le rythme change. Le train ralentit avec une brutalité qui projette Elara vers l'avant. Ses doigts se plantent dans les interstices du plancher, les ongles s'arrachant pour laisser place à la morsure du métal. Elle ne saigne pas de l'hémoglobine, mais un liquide sombre, visqueux, qui ressemble à de l'huile de vidange. Elle regarde ses mains : les veines sont devenues des fils de cuivre saillants, pulsant d'une lueur bleutée sous la peau translucide.

— Regarde ce que nous avons construit, Elara.

Ils sont arrivés au cœur de "L'Oubliette". Ici, les parois du tunnel ont disparu pour

laisser place à une cathédrale de ferraille. Des milliers de wagons désossés sont empilés jusqu'à une hauteur invisible, formant des arches gothiques de rouille et de verre brisé. Des câbles pendent comme des lianes dans une jungle mécanique, et au centre, un trône fait de rails tordus attend.

Kael lui tend une main. Ses doigts sont froids, d'une froideur de congélateur industriel. Elara la saisit. Le contact déclenche une vibration qui parcourt tout son être, une harmonie parfaite qui annule toute douleur. Elle se lève, ses membres bougeant avec une raideur de automate bien huilé. Elle marche vers le trône, chaque pas résonnant comme un coup de marteau sur une enclume.

Elle s'assoit. Les pointes de métal du siège s'enfoncent dans ses cuisses, dans son dos, cherchant les connexions, trouvant les nerfs. Elle ne crie pas. Elle soupire d'aise. Elle sent le réseau s'étendre depuis son coccyx jusqu'aux confins de la Ligne 11, jusqu'aux terminus, jusqu'aux stations de surface où les gens normaux, les gens morts, attendent des métros qui ne viendront jamais. Elle possède chaque signal, chaque aiguillage, chaque grain de poussière sur les lentilles des caméras de surveillance.

Kael s'agenouille à ses pieds, posant sa tête sur ses genoux de fer. Elle passe sa main dans ses cheveux parsemés de suie. Elle n'éprouve plus de désir, ni de haine, ni même cette peur qui l'avait autrefois paralysée. Elle n'éprouve que la satisfaction d'une machine dont toutes les pièces sont enfin à leur place.

Une mouche, attirée par l'odeur de l'huile et de la chair corrompue, vient se poser sur l'œil grand ouvert d'Elara. Elle ne cligne pas. Elle regarde la mouche frotter ses pattes sur sa cornée devenue dure comme du plexiglas. Elle voit, à travers les facettes de l'insecte, une infinité de reflets de sa propre divinité mécanique.

Le Wagon 75 repart, sans conducteur, sans destination, tournant en boucle dans les veines de Paris. Elara ferme les yeux, et dans le noir de son esprit, elle voit le tracé de la Ligne s'illuminer d'un blanc électrique. Elle est le courant. Elle est la tension. Elle

est le cri du métal qui refuse de rompre.

Au-dessus, la ville dort, ignorante du cancer de fer qui bat sous ses fondations. Elara sourit, une fente sombre et immobile sur son visage de porcelaine sale. Elle est chez elle. Elle est la machine. Elle est la fin du voyage.

Chapitre 13

Échos sous le Bitume

Le carrelage de la station Châtelet suinte une humeur jaunâtre, une sueur de calcaire et de nicotine qui perle entre les jointures des carreaux biseautés. L'air y est épais, saturé d'une odeur de poussière de freins calcinée et de graisses rances qui tapissent l'arrière de la gorge comme une pellicule de goudron. Au bout du quai de la Ligne 11, là où l'obscurité du tunnel semble aspirer la faible lumière des néons vacillants, un homme attend. Il s'appelle Thomas, mais son nom n'a déjà plus d'importance. Il n'est qu'une masse de viande fatiguée, un assemblage de tics nerveux et de pores dilatés par l'humidité souterraine. Sa paupière gauche tressaute, un battement irrégulier qui rythme le silence poisseux de la station déserte. Il frotte ses mains l'une contre l'autre, le bruit de la peau sèche contre la peau sèche évoquant le froissement d'un insecte écrasé.

Sous la voûte de béton, le silence n'est pas une absence de bruit, mais une présence physique, une pression qui pèse sur les tympans de Thomas. Puis, imperceptiblement, une vibration naît dans la plante de ses pieds. Ce n'est pas encore le grondement d'une rame, mais un frémissement plus organique, une plainte qui remonte du ballast. Une note. Unique. Longue. Elle possède la texture d'un ongle que l'on traîne lentement sur une plaque de métal rouillé. Thomas penche la tête vers la gueule noire du tunnel. Le son s'étire, se module, devient un gémissement de violoncelle désaccordé, une mélodie qui ne semble pas suivre les lois de l'harmonie, mais celles de la décomposition.

Dans le noir absolu, à quelques mètres seulement de la limite du quai, deux silhouettes sont soudées à la paroi de pierre. Kael est là, sa main longue et pâle posée sur un câble de haute tension qui ne le brûle pas, mais semble le nourrir. Ses doigts,

tachés de suie et d'huile, caressent le cuivre dénudé avec une tendresse obscène. À ses côtés, Elara est devenue une extension du tunnel. Sa robe, autrefois de soie, n'est plus qu'un enchevêtrement de fibres de verre et de poussière de fer. Ses yeux, fixes, ne reflètent pas la lumière des néons ; ils l'absorbent. Elle tient son violoncelle, un instrument dont le bois a été remplacé par des plaques d'acier rivetées et dont les cordes sont des tendons métalliques arrachés aux entrailles de la Ligne.

Le chant du violoncelle s'intensifie. C'est un son qui gratte l'intérieur du crâne de Thomas, une démangeaison insupportable qui le force à faire un pas vers le bord de la bordure de granit. Il ne voit rien, mais il sent l'odeur. Une odeur de rose fanée mélangée à celle d'un court-circuit électrique. C'est l'odeur d'Elara. C'est l'appât.

Kael incline la tête, un mouvement saccadé, presque mécanique. Ses yeux gris fer se fixent sur la silhouette de Thomas. Il voit le rythme cardiaque de l'homme pulser à la base de son cou, une petite bosse de chair qui s'agite sous la peau moite. Kael sourit, et le mouvement de ses lèvres fait craquer la fine couche de crasse qui recouvre son visage. Il lève une main, ses doigts s'écartant comme les pattes d'une araignée, et effleure la paroi du tunnel. Sous son contact, la géométrie du lieu semble s'assouplir. Les rails s'écartent très légèrement, les ombres s'étirent comme du chewing-gum noir, et la distance entre le quai et l'obscurité s'abolit.

Thomas croit voir une lueur. Une étincelle bleue, là-bas, dans le fond. Il pense que c'est le train. Il veut que ce soit le train. Il a besoin de quitter cet endroit où l'air semble vouloir le digérer. Mais la lueur n'est que le reflet des yeux de Kael sur une flaque d'huile stagnante. Le son du violoncelle devient un hurlement sourd, une nappe de fréquences basses qui fait vibrer les dents de Thomas dans leurs alvéoles. Il se sent attiré, non pas par une force physique, mais par une nécessité géométrique. Il est le point A, et l'obscurité est le point B. La ligne droite est inévitable.

Elara passe son archet — une tige de métal crénelée — sur la corde de son instrument. Le cri qui en résulte est si pur, si atroce, qu'une goutte de sang perle de

l'oreille de Thomas. Il ne la sent pas couler. Il est fasciné par la façon dont l'ombre semble respirer. Il voit maintenant la silhouette d'Elara, ou plutôt, il devine la courbe de son épaule, la blancheur de sa nuque qui émerge de la suie. Elle lui semble être la seule chose réelle dans ce monde de béton mort. Elle est la promesse d'une fin, d'un arrêt définitif dans la course folle de son existence médiocre.

Kael se glisse derrière elle, ses mains se posant sur les hanches d'Elara. Ils ne forment qu'un seul bloc de ténèbres. Il murmure à l'oreille de sa reine, un son qui ressemble au frottement des ventilateurs de la RATP dans les conduits d'aération. "Regarde-le, Elara. Regarde comme il a faim de nous."

Thomas avance encore. Ses orteils dépassent maintenant du bord du quai. En bas, entre les rails, l'eau noire croupit, recouverte d'un film irisé. Une mouche, la même peut-être que celle qui habitait le Wagon 75, vient se poser sur sa joue. Il ne la chasse pas. Il regarde fixement l'endroit où Elara devrait être. Le son du violoncelle s'arrête brusquement. Le silence qui suit est plus violent qu'une déflagration.

Puis, une voix. Une voix de métal et de velours, qui semble sortir des murs eux-mêmes.

— Monte, Thomas. Le voyage commence.

Une rame de métro apparaît, mais elle n'a pas de phares. Elle n'est qu'une masse de ferraille sombre qui glisse sans un bruit sur les rails lubrifiés par la sueur de l'Oubliette. Les portes s'ouvrent dans un soupir pneumatique qui sent la chair chauffée à blanc. À l'intérieur, il n'y a pas de sièges, seulement des crochets de boucher qui pendent du plafond et une brume épaisse qui rampe sur le sol.

Thomas entre. Il ne résiste pas. Ses membres bougent avec la raideur d'une marionnette dont on aurait coupé les fils inutiles. Dès qu'il franchit le seuil, les portes se referment avec un claquement sec, définitif, comme une mâchoire qui se verrouille.

Kael et Elara apparaissent alors sur le quai, sortant de la paroi comme s'ils étaient faits de la même matière que le tunnel. Ils regardent la rame s'enfoncer dans le noir. Elara porte l'archet à ses lèvres, le léchant lentement, savourant le goût de la limaille de fer et de la peur résiduelle. Kael pose une main sur son épaule, ses doigts s'enfonçant dans la chair cicatrisée, là où il a gravé le plan de la Ligne 11.

— Un autre, murmure-t-il, sa voix vibrant dans la cage thoracique d'Elara.

— Un autre, répond-elle, et son sourire est une cicatrice qui s'ouvre sur un abîme de dents blanches.

Le train disparaît totalement. Le silence revient s'installer sur la station Châtelet, lourd et huileux. Sur le quai, il ne reste qu'une petite flaque de sang frais, tombée de l'oreille de Thomas, que les dalles de béton commencent déjà à boire avec une lenteur gourmande. Le cycle est bouclé. La Ligne 11 a encore faim, et dans les profondeurs de l'Oubliette, le chant du violoncelle reprend, plus aigu, plus affamé que jamais.

FIN

Merci d'avoir lu "Écorche la Ligne Onze"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)